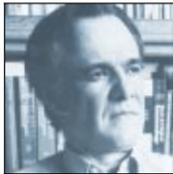


Directrice de collection, Rachel Ertel veut entretenir une langue éradiquée par le génocide page IV



FERNANDO VALLEJO

page IV

# Le Monde des LIVRES

SAMEDI 3 MAI 1997

LA CHRONIQUE  
de Roger-Pol Droit  
page VI



TAUROMACHIE  
page VIII



1926 : sous le signe de Lautréamont et de Rimbaud, un enragé de trente ans appelle à l'insurrection pour répondre au drame d'une époque, d'un pays, d'une langue. « L'humanité est une hypothèse qui a fait son temps », lance-t-il.

Contre la légende pieuse des dévots communistes ou académiques ; contre, aussi, le dépit amoureux d'un certain gauchisme et l'agressivité programmée des réactionnaires de tout poil (cela fait beaucoup de monde), le cas Aragon devrait être réexaminé comme l'un des plus singuliers du XX<sup>e</sup> siècle. Pour cela, il faut non pas endormir les textes dans une perspective historique prédéterminée, mais bel et bien examiner l'histoire à travers ce que révèlent ou cachent ces textes eux-mêmes. Ainsi de ce dossier capital : *La Défense de l'infini*.

Nous sommes en 1926. Aragon va avoir trente ans. Il est, avec André Breton, l'étoile hyperactive du mouvement surréaliste. *Le Libertinage*, *Le Paysan de Paris*, *Le Traité du style* comptent déjà parmi les chefs-d'œuvre de cette splendide tentative de subversion. En 1928, un bref petit livre, *Le Con d'Irène*, paraît sans nom d'auteur ni d'éditeur. Il sera republié régulièrement, sans que son auteur, Aragon en personne, veuille jamais en assumer la paternité à découvert. C'est seulement en 1986 que commencent à s'assembler les pièces du puzzle. Que faisait exactement Aragon entre 1926 et 1930 ? Quelles femmes ont de l'importance à ses yeux ? Quel rôle exact joue Nancy Cunard dans toute cette affaire ? Que signifie l'autodafé auquel se

Philippe Sollers

livre Aragon, en automne 1927, à Madrid ? Que restait-il des milliers de pages (des milliers ? allez savoir !) de cette *Défense de l'infini* qui nous arrivent maintenant par pans entiers, ruisselants d'énergie et de génie ? Pourquoi l'auteur tente-t-il de se suicider, à la fin de 1928, à Venise ? Et la politique dans tout ça ? Et la brusque mainmise de « Moscou la gâteuse » sur celui qui lui avait adressé ce compliment prophétique ?

Nous avons des réponses, elles sont incomplètes. Des archives nous manquent. Aragon, bien entendu, a multiplié les allusions truquées, les dérobades, les fausses fenêtres, comme s'il ne pouvait pas rendre compte froidement d'une explosion noire, c'est-à-dire, en réalité, de sa propre aventure. Ce qu'il a plaidé par la suite, le « retour au roman », au réalisme, n'est guère convaincant. L'affaire est autrement sérieuse, et implique le drame d'une époque, d'un pays, d'une langue. Qu'est-ce que *l'infini*, en effet ? Et pourquoi fallait-il le « défendre » ? Pourquoi sommes-nous entrés, depuis les années 30, dans le déchaînement et la fureur du *fini* ? Supposons Aragon mort en 1928 : tout change. Et le secret est là.

On parle toujours des dons et de la virtuosité d'Aragon, surtout à cette époque, comme pour mieux éviter de considérer en face ce qu'il a dit. Or, dès 1924, voici : « Le marquis de Sade en butte aux persécutions depuis cent quarante années n'a pas quitté la Bastille ; et comme lui presque tous ceux qui ne connurent aucune borne



et que l'on devrait comme lui appeler des divins sont prisonniers aux mains des ignorants. » Ou bien : « Ecrire rappelle les détournements de mineurs ; il n'y a pas une idée qui soit à maturité au moment qu'on la fixe. » Ou encore : « La Nouvelle Revue Française, pauvre patronage de banlieue, où l'on joue dans des maillots qui font des plis aux poignets et aux chevilles une Passion sans couronnes d'épines à l'usage des enfants de Marie. » Voilà, c'est parti. Le Travail ? « Le travail m'a toujours ennuyé. » La famille, « Ce sont ses couilles que le père adore dans ses enfants », et aussi : « Allons, imbécile, sacrifie-toi, il n'y a pas d'autre issue si tu veux être un bon fils. Mais voilà : pourquoi diable est-il indispensable de rester un bon fils ? » La patrie ? Il faut appeler la jeunesse à « désert en masse ». Et ainsi de suite.

Sous le signe de Lautréamont, de Rimbaud, il s'agit immédiatement d'une insurrection globale. Aragon écrit tout le temps, il ne pense, dit-il, que lorsqu'il écrit ; avec lui, l'automatisme devient écriture. Breton, fasciné et jaloux, en témoigne : « Les quelque dix pages manuscrites qu'il s'imposait journalièrement ne lui coûtaient guère plus d'une demi-heure de travail, si même on peut parler de travail à propos de ces prouesses gymnastiques accomplies en se jouant. » Et de quoi parle-t-il, Aragon ? De son enfance révoltée, de Paris la nuit, des rues, des bars, du métro, des femmes et encore des femmes : « Je crois que j'ai eu besoin des femmes comme pas un. D'autres les ont sans doute aimées davantage. J'en ai eu besoin. Et non pas d'une. De toutes les femmes. De la foule des femmes. Du tableau indéfiniment mobile de leurs possibilités. » Tiens donc, et si le vrai scandale, le secret fondamental était là ? Si la réponse à cette proposition d'infini ne pouvait être qu'une réprobation majeure ? Voyez, par exemple, cette scène dans le métro. « Le geste de leurs doigts chercheurs le long des corps vers les braguettes dit tranquillement non à tout ce qui les a toujours entourées, dit non à tout un monde de

mensonges et de sottises, dit non à la pureté prétendue, non au mariage, non au faux amour, non au dieu qui punit, non à la police, non à qui leur parlera tantôt dans des appartements à draperies, non à la vieillesse qui vient, non à ce qu'elles ont pu croire, non aux espoirs anciens et aux désirs futurs, non à ce qui est bleu bébé, tendre rêve, cher sourire. » Ces mots, et leur modulation, n'ont-ils pas toute leur efficacité aujourd'hui même ? Il faut l'arrêter, cet Aragon. Il faut le convaincre de s'arrêter lui-même, de rebrousser chemin, de se suicider ou d'apprendre à servir. Une telle gratuité heureuse est insupportable. « La magie du plaisir est peut-être la plus extraordinaire, avec ce qu'elle comporte de matériel, de merveilleusement matériel. Et sa sanction confondante, le foutre pareil aux neiges des sommets. » Arrêtez, arrêtez. D'autant plus qu'il n'hésite pas, l'animal, à vous faire la description détaillée, d'une inspiration poétiquement perverse, d'un sexe de femme, à la Courbet, comme si cette

ouverture dans les apparences régnait sur la condition humaine. Dans ces choses-là, n'est-ce pas, seul le silence ou la gauloiserie sont de mise. « Il y aurait beaucoup à dire d'un certain langage déluré, de l'attitude qu'il légitime ; cette habitude des Français, par exemple, de parler du con en l'appelant cul, comme si c'était plus correct et plus méprisant à la fois. »

COLL. JEAN RISTAT



Ci-dessus Aragon par Man Ray (1922) et document inédit datant de la première guerre mondiale

On sait que Breton a accueilli avec un silence glacial la lecture de passages de *Défense de l'infini*. Comportaient-ils celui-ci : « L'amitié, la plus hypocrite des passions humaines, qui m'a appris combien j'étais différent des hommes, combien j'étais seul parmi eux » ? Non, il suffisait sans doute de pousser le libertinage jusqu'à ses plus extrêmes conséquences. On imagine par ailleurs sans peine les surenchères hystériques de Nancy Cunard, ou, assez vite, la dissuasion séductrice et amère d'Elsa Triolet. La bourgeoisie poursuivait sa mise en scène moisie. Le jugement « prolétarien » de l'appareil stalinien, lui, n'était pas moins prude et sévère. Que pouvait faire Aragon ? Brûler ses papiers ? Se tuer ? Il n'a réussi ni l'un ni l'autre.

L'histoire est une substance étrange. « L'humanité est une hypothèse qui a fait son temps », écrivait cet enragé de trente ans avant de se rendre. Trente ans plus tard, en 1958, s'enthousiasmant pour le premier roman d'un jeune écrivain, il dit : « Je n'ai jamais rien demandé à ce que je lis que le vertige... Aucune règle ne préside à ce chancellement pour quoi je donnerais tout l'or du monde. » Encore quarante ans, maintenant, donc, et vous avez toujours le choix : évitez la dissolution et l'ennui, votez infini.

LA DÉFENSE DE L'INFINI d'Aragon.

Edition renouvelée et augmentée par Lionel Follet, Gallimard, 566 p., 160 F (l'édition qui est reprise dans le volume de la Pléiade est celle d'Edouard Ruiz, publiée chez Gallimard en 1986).

Lire également pages II et III.

ŒUVRES ROMANESQUES  
COMPLÈTES, 1

d'Aragon.  
Edition établie sous la direction de  
Daniel Bounoux,  
Gallimard, coll. « Bibliothèque de  
la Pléiade », 1392 p., 370 F  
jusqu'au 31 juillet, 420 F ensuite.

Comme le métier d'écrivain touche au sacré, nous aimerions que les biographies de nos grands auteurs ressemblent à des vies de saints ; et lorsqu'elles ne se conforment pas à cette image pieuse, nous en éprouvons du ressentiment. Comme si nous avions cédé à une honteuse séduction. Quand une œuvre est belle, il faudrait que son auteur le soit aussi. C'est rarement le cas, le beau et le bien ne font pas souvent bon ménage, mais nous nous y résignons mal. Diderot pourtant avait raison : « *S'il fallait opter entre Racine méchant époux, méchant père, ami faux et poète sublime, et Racine bon père, bon époux, bon ami et plat honnête homme, je m'en tiens au premier. De Racine méchant, que reste-t-il ? Rien. De Racine homme de génie, l'ouvrage est éternel.* »

Que reste-t-il d'Aragon stalinien ignominieux, ami félon, amoureux truqueur ? Rien ou presque : des rancunes qui disparaîtront avec la mémoire de ses contemporains, de la matière à psychanalyse, des énigmes pour biographes, quelques points d'exclamation pour jalonneur les chemins tortueux de l'histoire intellectuelle de ce siècle. Des écrits aussi, hélas, parfois lamentables, parfois abjects, jaillis de la même plume et de la même pensée que les plus beaux poèmes et qu'on s'efforce vainement à imaginer d'une autre main, d'un autre homme, d'un autre Aragon à la face de ténèbres. Vainement, car au plus bas de la bassesse on y décèle encore, inimitables, sa griffe, son style, son orgueilleuse jouissance à s'avilir. On peut oublier Racine dans *Bérénice*, il est impossible d'oublier Aragon dans la moindre phrase d'Aragon.

Est-ce à dire pour autant, comme le fait Daniel Bounoux dès la première ligne de sa préface aux *Œuvres romanesques complètes* que « *l'œuvre d'Aragon souffre d'une tenace méconnaissance, à laquelle son auteur aura paradoxalement contribué* » ? C'est confondre un peu vite la passion et l'aveuglement. S'il est vrai qu'Aragon n'eut pas la prudence ou la complaisance de placer ses livres hors d'atteinte des violences partisans, si même il les y plongea avec un sens affirmé de la provocation, les remous et les clameurs n'ont jamais suffi à masquer l'évidence et l'ampleur de son génie. Il y a toujours veillé. Que chacun, dans cette vaste et chatoyante étoffe, se taille ensuite un habit à sa mesure et à son goût, Aragon lui-même y invite qui passa sa vie d'écrivain à remanier les proportions et les perspectives de son œuvre, ajoutant ici, retranchant là, glosant ailleurs, sans parvenir jamais à trouver ses aises. Pas plus que la Révolution française, les écrits d'Aragon ne sont un bloc : à prendre ou à laisser ; mais la signification n'en est évidemment fournie que par l'ensemble, bribures comprises et rafistolages inclus.

Les éditeurs de la Pléiade ont choisi de découper cet

« *Anicet n'avait retenu de ses études secondaires que la règle des trois unités, la relativité du temps et de l'espace ; là se bornaient ses connaissances de l'art de la vie.* » Une phrase initiale, un sésame par lequel Aragon entrait en littérature. Un espace qu'il explora comme le montrent ces premiers « textes romanesques » avec une insolente liberté

ensemble selon la ligne des genres et de commencer par une publication chronologique des romans. Comme tous les choix, celui-ci est contestable ; mais il est surtout difficile à tenir. Poser la question de savoir ce qui, chez Aragon, est « romanesque » et ce qui ne l'est pas, c'est s'installer au cœur de sa réflexion esthétique et de ses énigmes. Jamais un écrivain n'a tant utilisé le mot « roman » dans les titres de ses livres : *Anicet ou Le Panorama, roman* ; *Le Roman inachevé* ; *Henri Matisse, roman* ; *Théâtre/roman*. Mais aucun de ces romans ainsi exhibés n'en est un – soit ici ou là, poème biographique, réflexion sur l'art et sur l'histoire, relecture crépusculaire de la littérature française et mise en scène ultime de son existence. Aragon donne au roman une extension si vaste qu'il en perd toute définition possible. Il n'y a pas de frontière des genres chez lui, mais un mouvement sans fin du texte qui prend tour à tour des inflexions et des irisations diverses, comme entraîné par son propre mouvement. Pourquoi, dès lors, dessiner des contours et instituer des limites ? Pourquoi introduire dans cette édition *Les*

De l'infini  
au réel

*Aventures de Télémaque* ou *Le Libertinage* qui sont des arabesques poétiques et des précis de virtuosité en prose et en écartant *Le Paysan de Paris* ou *Le Traité du style* qui fonctionnent en écho avec les « romans » de la même période ? Plutôt que de renvoyer le lecteur à la publication, dans deux ans ou dans cinq ou dans dix, des textes de ces années 1920-1930 qui s'orchestrent avec *Anicet*, *La Défense de l'infini* ou *Les Cloches de Bâle*, il aurait mieux valu faire le choix d'une édition complète chronologique. Le brouillage des pistes et la création de labyrinthes sont un exercice littéraire auquel Aragon s'adonnait avec vertige et jubilation ; il n'était pas indispensable que Bounoux y ajoute ses propres trompe-l'œil.

Voici donc les cinq premiers « textes romanesques » d'Aragon. Quatre exactement, plus des fragments importants de cette fameuse *Défense de l'infini* qu'Aragon détruisit à la fin de 1927, selon ses dires, dans une chambre de la Puerta del Sol, et dont les chercheurs arrachent, feuille à feuille, aux trésors des collections privées ce qui a échappé aux flammes, sans qu'on puisse même savoir si nous possédons désormais l'essentiel de ce roman suicidé – l'année suivante, Aragon tentait, à Venise, de se donner la mort. Cinq écrits donc, et tous éblouissants.

Il n'y a pas d'Aragon débutant, pas de ces œuvres de jeunesse encore vertes qui agacent la bouche. Lorsque le beau jeune homme, après quelques poèmes, entre à vingt-trois ans en littérature, encouragé par Gide qui lui ouvre illico les portes de la NRF, il est déjà équipé de pied en cap. Il a commencé à écrire *Anicet* sur le front, trois ans auparavant, sans que jamais la guerre apparaisse dans son récit. Il a tracé sur la page blanche : « *Anicet n'avait retenu de ses études secondaires que la règle des trois unités, la relativité du temps et de l'espace ; là se bornaient ses connaissances de l'art de la vie.* » Le reste a suivi, comme sans effort, comme s'il s'agissait seulement de rester fidèle à la tonalité de la phrase initiale, comme si le monde des mots s'ouvrait à ce sésame et qu'il n'y avait plus qu'à se laisser aller à

l'ivresse du pillage. Avec délectation, avec insolence, avec la conscience claire et douloureuse d'être cela – et rien que cela peut-être : un homme de lettres, un écrivain. Son identité, sa vérité, c'est littéraire.

« *Je ne me souviens pas d'un temps où je n'ai pas écrit. (...) Car j'ai vraiment toujours écrit, même quand je ne savais pas écrire : je dictais à mes tantes des textes dont rien n'est resté* », dit-il en préface au *Libertinage*. Cela ne suffit pourtant pas à expliquer ni le *savoir* littéraire époustouflant qui se manifeste dans ses premiers textes, ni la *liberté* que le jeune écrivain peut prendre d'emblée avec ce savoir. Breton disait d'Aragon qu'il avait tout lu ; mais il a tout lu dans le but d'écrire, comme s'il ne fallait pas moins de toute la littérature passée pour s'affronter à la modernité. Il la copie, il la pastiche, il la moque ; il en prend successivement tous les masques jusqu'au vertige, jusqu'au moment où il se perd à lui-même, où il se déchire dans les reflets qu'il a créés.

On ne sait pas trop alors s'il cherche à élever un monument à la langue et au style qui aurait l'ampleur d'un univers ou bien si, au contraire, il voudrait dans ces jeux épuiser jusqu'à l'idée même de littérature, la renvoyer à l'inafinité de ses scintillements. Veut-il créer une forêt pour y cacher son arbre ? Veut-il le désert pour en finir avec ce vieux monde qui vient de massacrer sa jeunesse ? Il n'est pas le seul à hésiter au début de ces années 20. D'autres que lui laisseront leur nom dans la littérature pour avoir voulu passionnément la saborder. Mais chez lui, s'attaquer aux mots revient à saper les fondements de sa propre identité, à briser le seul miroir où il ait une chance, un jour, de se reconnaître.

Alors il biaise, pour notre bonheur, il ment. Il brise les vieilles machineries du roman, de l'essai ou de la poésie, mais il ne les piétine pas, sauf en simulacre. Par un tour de passe-passe, il en conserve par devers lui les pièces qu'il réutilisera ensuite pour monter des machines de son invention. Qu'on ne s'étonne donc pas si parfois des morceaux de ces machines ont un air de déjà-vu, mais pas tout à fait : Aragon n'a jamais prétendu qu'il fallait créer le monde : seulement le transformer, et pour cela l'explorer verbalement de fond en comble. Il y a de l'encyclopédiste en lui, mais qui a perdu sur les champs de bataille toute illusion sur les pouvoirs de la raison humaine. Peut-on écrire pour écrire ? Ecrire pour rien et pour personne ?

L'échec de *La Défense de l'infini*, la tentative de suicide, la conversion à l'amour d'Elsa, au Parti communiste et au réalisme sont les manifestations de l'impasse au bout de laquelle se débat Aragon et de la solution qu'il invente pour s'en sortir : pour continuer à écrire, pour conjurer l'impuissance des mots et ancrer quelque part son verbe de surdoué. Il visse des couvercles sur sa marmite, il s'impose les règles les plus contraignantes et les disciplines les plus aveugles. Il meurt à sa liberté : l'infini a désormais un cadre et des frontières. Aragon intitule le cycle romanesque qu'il inaugure avec *Les Cloches de Bâle* : « *le monde réel* ». « *Vous ne pouvez rien, vous autres, contre l'ombre où s'étend mon royaume.* »

## « Quel est celui qu'on prend pour moi ? »

## ALBUM ARAGON

n° 36, Gallimard,  
coll. « Bibliothèque de la Pléiade »,  
480 p., 517 ill. (hors commerce).

## ARAGON 1897-1982

« *Quel est celui qu'on prend pour moi ?* »

de François Taillandier.  
Fayard, 176 p., 89 F.

## ARAGON L'INCLASSABLE

de Valère Staraselski.  
Ed. L'Harmattan, 368 p., 180 F.

Il aura fallu presque vingt ans pour qu'un premier volume de l'œuvre d'Aragon voie le jour dans la « Bibliothèque de la Pléiade » – le contrat avait été signé en 1978, quatre ans avant la mort d'Aragon. C'est dire à quel point les conflits autour de la postérité d'un des grands écrivains du XX<sup>e</sup> siècle sont toujours vifs. Tout de même, l'année du centenaire de sa naissance (le 3 octobre), on publie à la fois une première Pléiade et un passionnant « album de la Pléiade » (offert à tout acheteur de trois volumes de la collection, pendant la « quinzaine de la Pléiade », du 15 au 31 mai). L'héritier d'Aragon, Jean Ristat, a choisi les documents et les commente. Il n'y a là qu'une partie de ce qu'on possède sur Aragon et son siècle, mais le choix est très judicieux – et constitue une magnifique introduction à la lecture de l'œuvre. Jean Ristat ne veut pas se substituer aux biographes, ni aux historiens. Il entend seulement porter témoignage, faire un geste de reconnaissance, d'amitié envers celui qu'il a rencontré en 1965 et dont il a, le 24 décembre 1982, « fermé les yeux » ; il veut rendre Aragon vivant pour ceux qui n'ont qu'une image affadie, ou stéréotypée et faussée, de cet homme complexe, multiple, masqué.

De l'enfant si beau à la naissance mystérieuse (il était le fils illégitime d'un homme politique, Louis Andrieux), du petit garçon maigre à la jolie figure auquel on fait croire que sa mère est sa sœur, du condisciple des frères Prévert et d'Henry de Montherlant au vieil homme caché derrière un masque de la fin des années 70, en passant par le surréaliste ami d'André Breton et le dignitaire du Parti communiste français qui se proclame « fou d'Elsa », on suit, de textes en images – certaines jamais montrées –, quatre-vingt-cinq ans de vie. Et presque autant de littérature puisque le petit enfant surdoué, sachant à peine écrire, dictait des textes aux femmes de sa famille.

Un album et deux  
essais laissent  
ouverte la question

On découvre ainsi des photos de la belle Denise Lévy (qui épousa ensuite Pierre Naville), dont Aragon fut amoureux au début des années 20 (ses *Lettres à Denise* ont été publiées seulement en 1994 par Maurice Nadeau) et qui fut le modèle de la Bérénice d'*Aurélien*. On retrouve Nancy Cunard, bien sûr, autre femme d'Aragon avant l'omniprésente Elsa. En même temps qu'une mine de documents, ce volume est une galerie de portraits, rassemblant la plupart des grands artistes de la première moitié du siècle, qui ont, à un moment ou un autre, croisé le parcours de Louis Aragon (qui, sur les couvertures de ses livres, très vite, n'inscrit plus qu'« Aragon »). Mais on y trouve aussi un Aragon plus quotidien, celui que l'on continuait d'appeler Louis, qui fut journaliste (sa carte en témoigne), résistant (les extraits de presse collaborationniste à propos des *Voyageurs de l'impériale* sont à ne pas manquer), membre du comité central du PCF, qui passa des vacances avec Maurice Thorez et prit la parole sur de nombreuses tribunes.

Comme la remarquable biographie de Pierre Daix (nouvelle édition datant de 1994 chez Flammarion), cet album passionnant laisse ouverte la question : qui était Louis Aragon ? Qui était l'homme de soixante et onze ans que l'on voit



COU. JEAN RISTAT/GALLIMARD

ici, derrière Daniel-Cohn Bendit, en 1968, et qui va se faire conspuer par une jeunesse en révolte ? Qui était le très vieux monsieur, encore si beau, imperméable et chapeau (dernière image de l'album) ? En un mot : « *Quel est celui qu'on prend pour moi ?* » – comme dit ce vers du *Roman inachevé* que le romancier François Taillandier prend pour sous-titre du bref livre qu'il consacre à Aragon.

Trouvera-t-on chez Taillandier quelques réponses aux mystères d'Aragon ? Sans doute pas. Il est toutefois réjouissant de voir un homme de quarante ans rompre avec le dédain dans lequel il est convenu de tenir cet écrivain, qui aurait été seulement « un vieux stalinien » – à laisser dormir, donc,

dans les poubelles de l'Histoire. Cela dit, la lecture de Taillandier est souvent irritante. Une vision assez étroite d'Aragon. Beaucoup de légèreté, d'approximations et de clichés, notamment sur « *le terrorisme des avant-gardes littéraires* », puis les romans des années 80, vus comme une « *reconversion générale au cynisme joyeux* ».

Mais au fil du récit – du roman, peut-être, car, au fond, et Taillandier le dit de temps en temps, ce texte tient plus du romanesque que de la démonstration – on voit comment, de lointain et presque hostile qu'il était, François Taillandier est « pris » par Aragon, entraîné dans son génie, dans sa grandeur, dans ce soient ses errements. Il lui semble alors dérisoire que ce soit

notre époque – « *un temps de réflexes simples* », où « *la prime à l'ignorance n'est pas encore considérée comme un acquis démocratique, mais on y travaille* », où l'on n'a « *plus de foi de la crédulité. Plus d'incroyance : de la maussaderie* » – qui se permette, sans nuances, de juger cet écrivain, d'empêcher qu'on le lise. « *Au temps de CNN, de la mondialisation (...), nous pourrions – les écrivains français – au moins essayer d'en dire quelque chose, de comprendre ce qui se passe, de ne pas laisser le jeu se jouer sans nous* » ; « *Cet homme-là bravait quelque chose, et cela avait de la gueule. Nous autres, nous ne bravons plus rien, nous ne trouvons plus intéressant ce qui a de la gueule, et savons-nous encore seulement lire*

les vers ? », demande Taillandier. Aragon, lui, qu'on croyait figé dans son rôle d'apparatchik du PCF, écrit en 1958 dans *Les Lettres françaises*, qu'il dirige, « *Un perpétuel printemps* » (texte repris dans *L'Un ne va pas sans l'autre* en 1959). A travers la découverte d'un débutant de vingt-deux ans, Philippe Sollers (un « fils » qui se révélera « décevant »... encore qu'il faudra bien un jour faire la lumière sur la place, dans l'œuvre de Sollers, de cette relation négative), se parle une radicale remise en cause. Aragon va repenser la modernité et réinventer son œuvre. « *A soixante ans passés, Aragon allait mettre le feu à la baraque* », écrit François Taillandier. Ce « feu » produira *La Mise à mort* (1965), *Blanche ou l'oubli* (1967), *Henri Matisse, roman* (1971), *Theâtre/Roman* (1974).

C'est à cet Aragon des dernières décennies de son existence que s'intéresse Valère Staraselski dans *Aragon, la liaison délibérée*, un essai biographique sur Aragon et la politique. Ce livre s'ouvre sur une phrase de *La Mise à mort*, que l'on peut méditer longtemps : « *De toute façon, il n'y a le choix qu'entre l'injure et l'oubli ou l'intégration au système qui l'emportera dans l'administration des choses humaines.* »

Si l'on est vraiment curieux d'Aragon, il faut lire ce livre. Il est plein d'informations, de réflexions et de développements intéressants, mais on a le sentiment d'être en présence des « éléments » d'un livre. Il n'est pas composé. Staraselski « jette » son discours dans un volume, sans le « penser ». Il pratique ce qu'il désigne chez Aragon comme « *cette écriture déambulante, qui par ailleurs se construit par association, de fil en aiguille, sans plan préconçu* ». Mais, pour cela, il vaut mieux être romancier, et de préférence très doué. Alors, si l'on ne sait pas grand-chose d'Aragon, il faut d'abord aller de son côté, avant de se risquer en direction d'Aragon l'inclassable.

Josyane Savigneau

# Aragon poète : un parcours triomphal et douloureux

**L**e roman est une entreprise, et le poème le besoin de s'exprimer hors de la tradition cartésienne : un éclair, une délivrance, un cri. Aragon est le dernier en date de nos grands écrivains à avoir illustré les deux genres, avec le même bonheur. Notre histoire est riche de cas semblables. On n'imagine pas Balzac, Stendhal, Proust ou Sartre écrivant des vers ; on n'imagine pas davantage Mallarmé, Saint-John Perse ou Eluard en proie à la prose romanesque. Quant à Hugo, Lamartine, Nerval, ils passaient avec aisance du chant le plus pur au récit le plus soucieux de réalisme. Aragon, dès ses premiers écrits, se révèle un prosateur et un poète hors pair ; il en sera ainsi pendant plus de soixante ans. Ce que la prose – l'article incendiaire ou le roman à longue haleine – traduit chez lui avec ampleur, ne s'oppose nullement à l'imagerie ni à la musique du poème, fût-il proche de l'ésotérisme. On ne saurait, objectivement parlant, préférer l'une ou l'autre face de son identité plurielle. Qui était Aragon, et qu'a-t-il écrit de plus durable ? A tout moment, il se surveille, se défend de ses propres excès et passe d'une écriture martelée à une écriture allusive. Homme de l'agora, il sait être un habitant de la tour d'ivoire. Le comprendre est toujours facile : toujours ou jamais.

Il connaît les horreurs de la guerre de 14-18. Il rencontre André Breton. Il se méfie de la France victorieuse : pour un jeune homme, les moustaches de Joffre, de Clemenceau et de Poincaré valaient-elles la peine de se battre, et pour quelle République ? A vingt ans, il a entendu parler de la Révolution d'octobre, des spartakistes et surtout de Dada, dont il sera, jusqu'en 1922, un locataire un peu distrait. S'en prendre à Descartes – ou à Anatole France – lui paraît un bon choix. Le premier Aragon est, si on ose dire, celui du « refus joueur », tel qu'il apparaît dans son premier recueil de poèmes, *Feu de joie*, en 1919. Ce n'est pas un simple hasard si le premier poème contient cette question : « *Mensonge ou jeu ?* » Il ajoute aussitôt : « *Pas de mesure, ni de logique.* » Qu'on l'écoute lancer quelques défis, mais qu'on le prenne aussi pour un acrobate : il ne s'en offusque pas. Les influences sont nombreuses : Apollinaire, Reverdy et Cocteau. Brouiller les pistes lui est naturel : « *L'autre ou moi. L'autre émoi* », dit-il avec de gros clins d'œil. Il faut se montrer à la fois élégiaque, lyrique et furieux. Dès qu'on le saisit, on doit se demander déjà : qui a-t-on pu saisir ? Au demeurant, il repousse les avances de tous : « *Ma douleur ne vous regarde pas* », dit-il en Rolla moderne.

Mille tentations se bousculent. Si Aragon adhère au surréalisme, ainsi qu'il est exposé par André Breton, dans son *Manifeste* de 1924, il sait, néanmoins, qu'il n'appliquera pas tous les préceptes du mouvement. Il est tenté par l'essai, par le récit, par le prestige du message direct ; au contraire, le domaine du rêve et du somnambulisme n'est pas pour l'instant le sien : sa folie à lui est plus déclaratoire et, d'une certaine manière, plus liée à la tradition. Il se veut moins doctrinaire que Breton et moins passif qu'Eluard, à qui il laisse volontiers le rôle du poète de l'amour. Lorsqu'il publie son deuxième recueil important, *Le Mouvement perpétuel*, en 1926, il sait que son insolence a mûri. Irrationnel, il sera de façon autoritaire, tandis que Breton aligne les images incongrues et qu'Eluard raffine sa plume séduisante mais un peu mièvre : « *Qu'est-ce que parler veut dire ? Semer des cailloux blancs que les oiseaux mangeront...* » – « *Qu'est-ce que la mort ? – Un petit château fort sur la montagne.* » Au cas où

ses amis l'oublieraient par trop de rigorisme, il leur rappelle que l'ode et la ballade – comme au temps de Verlaine ou de Théophile Gautier – ne sont pas mortes : « *Je crois qu'elle m'oublie / A la folie / J'attends qu'elle m'embrasse / Avec grâce...* » Un poète d'avant-garde n'aurait-il pas le droit de rêver à devenir un poète populaire ?

Le dilemme : poète ou prosateur, ne s'est jamais posé à Aragon. Une fois pour toutes, au seuil de sa trentaine, il en fait une éclatante démonstration avec une œuvre qui est, formule approximative, un long poème en prose narrative, *Le Paysan de Paris* : une confession ininterrompue où la prose garde sa constitution physique, mais où la poésie impose ses fantômes et ses heurts entre le réel et l'irréel. Tout Aragon est dans ces noces, qui lui permettront plus tard d'appeler roman un poème, ou le contraire. Breton a construit son église, presque tout seul. Aragon et Eluard trouvent la leur, qui existe en dehors d'eux : voici venu le temps de l'engagement politique. *Persécuté persécuteur*, publié en 1932, contient les poèmes les plus virulents d'Aragon. Les textes de ce recueil, où la provocation fait concurrence à la rage froide font

Alain Bosquet

penser à Vladimir Maïakowski, le poète révolutionnaire par excellence et, de surcroît, lié à Elsa Triolet. Le communisme, y compris le stalinisme le plus dur, Aragon ne le reniera plus, même au prix de sa rupture avec Breton. La voie n'est pas sans embûches : où finit le poème et où commence le tract proprement dit ? Peut-on, sans se rebiffer, relire aujourd'hui ces panégyriques et ces coups de gueule ? Un autre recueil de la même inspiration, *Hourrah l'Oural*, en 1934, tient de la pitrerie avec, comme toujours, des accès de génie. Il est grand temps, pour Aragon, de se renouveler en poésie, tandis qu'il écrit un de ses romans les plus profonds et les plus poignants, *Aurélien*.

*Le Crève-Cœur*, en 1941, suivi du *Nouveau Crève-Cœur*, cinq ans plus tard, font d'Aragon le grand poète national de la France douloureuse. Il n'est pas de textes aussi puissants et aussi chantants à la fois, depuis d'Aubigné, Hugo et Péguy, pour communier avec l'humiliation d'un peuple. Aragon ne tergiverse pas : il revient au vers régulier, qui rime et ne laisse aucune marge à l'incertitude, ni dans sa forme ni dans son message. La France est peut-être vaincue : elle a le droit, entre ses pleurs, de se souvenir de son glorieux passé. L'optimisme est intact, quelles que soient les trahisons. L'hymne s'élève : il est dû à un être qui veut oublier aussi bien sa différence que ses interrogations de naguère. « *Seul souffrir est éternel* », proclame-t-il avec fierté.

« *Je n'oublierai jamais l'illusion tragique*  
*Le cortège les cris la foule et le soleil*  
*Les chars chargés d'amour les dons de la Belgique*  
*L'air qui tremble et la route à ce bourdon d'abeilles*  
*Le triomphe imprudent qui prime la querelle*  
*La sang qui préfigure en carmin le baiser*  
*Et ceux qui vont mourir debout dans les tourelles*  
*Entourés de lilas par un peuple grisé*  
 (...) *Ma patrie est comme une barque*  
*Qu'abandonnèrent ses haleurs*  
*Et je ressemble à ce monarque*  
*Plus malheureux que le malheur*  
*Qui restait roi de ses douleurs*  
 (...) *Il est un temps pour la souffrance*  
*Quand Jeanne vint à Vaucouleurs*  
*Ah coupez en morceaux la France*  
*Le jour avait cette pâleur*  
*Je reste roi de mes douleurs...* »  
 Derrière son panache tricolore –

*Un chant d'insolence et de tradition, de révolte, de passion et d'ivresse. L'auteur du « Fou d'Elsa » fait entendre, dans sa prose comme dans sa poésie une voix de séducteur et d'écorché vif*

avant qu'il ne redevienne rouge – Aragon rallie une nation entière, quand bien même elle ait trois capitales : Paris, Vichy et Londres. Si le ton est celui de la ferveur, mi-sère ou pas, l'Histoire est invitée à participer au cortège. Elle permet de mieux supporter la honte, d'autant que sous le pseudonyme de François-La-Colère, Aragon publie clandestinement *Le Musée Grévin*, qu'on se passera de la main à la main de façon foudroyante et où la violence se renouvelle sans cesse contre ceux qui ont assassiné « *ma France aux yeux de tourterelle* ».

Aragon disait volontiers à ses familiers, dans les dix dernières années de sa vie : « *A partir de la Libération, j'ai deux amours, donc deux devoirs, donc aussi deux passions avec tout ce que cela comporte de grave ou de contradictoire : Elsa et le parti.* » La somme de ce qu'il écrit dans les années 50 et 60, ne saurait se concevoir séparément : la prose narrative des *Communistes* avec ses six volumes, et les recueils de poèmes à la gloire de son épouse. Le militant célèbre l'Union soviétique à travers des personnages romanesques, et l'amoureux entreprend d'idéaliser la femme qu'il s'est choisie. Au lieu d'opposer ces deux desseins, il est plus judicieux de se dire qu'ils s'interpénètrent, s'appuient l'un sur l'autre et s'enrichissent d'être, au fond, incompatibles. Aragon ne donne jamais l'impression de se compartimenter : un polémiste qui rime, un romancier qui raconte, un poète qui raisonne... il faudrait être bien borné pour refuser cette forme-là de génie. Dans *Les Yeux et la mémoire*, en 1954, on trouve par exemple cette justification :

« *C'est possible après tout qu'à parler politique*  
*Sur le rythme royal du vers alexandrin*  
*Le poème se meure et tout soit rhétorique*  
*Dans le langage souverain*  
*C'est possible après tout que j'aie perdu le sens*  
*Qu'au soleil comparer le Parti soit dément*  
*Qu'il y ait de ma part simplement indécence*  
*A donner ça pour argument* »

La lucidité n'est pas la moindre vertu d'Aragon, qui sait à tout moment où il veut aller, serait-ce trop loin. Qu'est donc la vie, si on ne la transforme en glorification, et en particulier la sienne, où il lui arrive d'avaloir des couleuvres et d'y prendre goût ? Il appellera, dans sa vieillesse, cet état le « *mentir vrai* ». Sa musique – lui qui n'est pas musicien : le comble ! – lui sert de réconfort ; chanter et déchanter ne sont-ils pas si proches ? On lit dans *Le Roman inachevé* (qui n'a rien d'un roman) en 1956 :

« *Comme il a vite entre les doigts passé*  
*Le sable de jeunesse*  
*Je suis comme un qui n'a fait que danser*  
*Surpris que le jour naisse*  
*J'ai gaspillé je ne sais trop comment*  
*La saison de ma force*  
*Leur vie est là qui trouve un autre amant*  
*Et d'avec moi divorce...* »  
 Ces vers inoubliables sont d'un Ronsard moderne, et d'un



MONIQUE DUPONT-SAGORIN

« *amant* » comme il dit : ils s'appliquent à sa muse, Elsa, élue du cœur, de la raison et de mille ambiguïtés. Déjà, dans les *Yeux d'Elsa*, en 1942, sa dévotion était clairement déclarée. Le serment se répète dans *Elsa*, en 1959, sur un rythme plus large, comme si la dimension lyrique ne lui suffisait plus. Aragon déclare : « *Il est plus facile de mourir que d'aimer / C'est pourquoi je me donne le mal de vivre / Mon amour... J'inventerai pour toi la rose.* » Alors qu'il achève peu à peu son épopée romanesque sur les communistes, il prépare avec acharnement son monument à la gloire d'Elsa. Il sera d'une autre nature, et d'une étonnante ambition. Dans *Elsa*, il écrit ces mots que personne ne semble avoir relevés : « *Alors on entendra sous l'accent du délire / Dans les aveugles mots les cris de déraison.* » Non sans astuce, Aragon confiait à ses amis, sous le sceau du secret, lorsque ceux-ci s'étonnaient de ses deux fidélités, la politique et l'amoureuse : « *J'ai mon parti pris et ma partie prise.* » La parution, en 1963, du *Fou d'Elsa*, son livre le plus riche et le plus insaisissable, désarçonne aussi bien ses admirateurs que les tenants de l'avant-garde, qui trouvent soudain sur leur passage un écrivain pétri d'énigmes, comme s'il appartenait à une littérature autre que la française. Cet ouvrage à plusieurs thèmes, autour de son attachement pour Elsa, réussit à donner le sentiment d'une lutte incessante avec l'inconnu. Il reprend au Moyen Age l'idée d'un amour courtois, où l'amant se soumet de bon gré à d'impossibles prouesses. L'amour est une plongée dans l'inconnu : il faut savoir le mériter, afin de le sanctifier. A ces exigences s'en ajoutent deux autres. L'une est dans le choix du langage : Aragon le veut multiple. Il utilise la prose narrative, le vers régulier, le vers blanc, et ne néglige pas les audaces du vocabulaire éclaté, semblable à ce qu'il écrivait au temps de Dada. L'autre exigence

Dans cette rue où vont choses bizarres  
 La nuit se meurt d'ancienne chanson  
 De gens défunts allant pas lézard  
 Dont nul ici ne sait plus ce qu'ils sont  
 Comme écoliers oubliant leur leçon  
 Dans cette rue où vont choses bizarres  
 Passants de l'ombre avec l'aube lavés  
 Qui ressemblent l'histoire mal apprise  
 De ce quartier d'illustres noms pavé  
 Comme des chats dans leurs amours surprises  
 Pleurant la nuit qui déjà se fait grise  
 Passants de l'ombre avec l'aube lavée

Où êtes-vous Monsieur de Robespierre  
 Les souvenirs partout se sont éteints  
 Où fut Saint-Just il ne reste plus pierre  
 De ce temps là quand revient le matin  
 Le boucher sauf où dormait Guillotin  
 Où êtes-vous Monsieur de Robespierre

(Brouillon d'un poème des années 60.  
 © Succession Aragon)

concerne l'époque. Ce n'est pas au XX<sup>e</sup> siècle qu'il situe ses amours avec Elsa, mais au temps du royaume maure sur le point de s'écrouler, à Grenade. Sa passion en devient un panégyrique de la civilisation musulmane à son apogée. Quand on aime, ne doit-on pas changer de lieu, en renversant l'échelle de ses valeurs habituelles ? Ce renouvellement imprévu s'effectue aussi aux dépens de notre lyrisme national : Aragon, dans ses arcanes, se sent attiré par une sorte de gongorisme baroque.

intègre, une fois pour toutes, le poème au récit. Les miroirs interdisent au réel de se présenter sous un angle unique. L'écriture est absolue, en un triomphe de choses dites, de choses indicibles et de secrets qui pour l'équilibre psychique de l'auteur doivent rester des secrets. Le dernier recueil de poèmes, *Les Chambres*, paru en 1969, contient cet aveu, qui est une défense de l'instinct débarrassé de ses lumières trop domptées : « *J'écris je dis j'écris je mens*  
*Nul ne sait ce qui me foule à ses pieds*  
*Quand j'écris quels chevaux fous leurs fers*  
*Cela s'écrit sur moi ce*  
*Qui s'écrit sur moi qui me déchire que*  
*Je déchire...* »  
 Poète de l'insolence, de la révolte, du devoir, de la tradition, de la mélodie, du réel, de l'insondable, de l'énigme et de l'ivresse, Aragon reste, en ce siècle, le séducteur le plus constant, suivi d'une ombre qui ne lui ressemble pas, à première vue : celle de l'écorché vif. Une figure immense et comminatoire, caresse et menace à chaque page.

**Un roman  
comme un acte  
de survie**

**ON NE PEUT PAS SE PLAINDRE (Rezidentsiè),** d'Oser Warszawski. Traduit du yiddish par Marie Warszawski, Lydie Lachenal et Angélique Lévi. Ed. Liana Levi, coll. « Domaine yiddish », 128 p., 98 F.

Il y a une chose qu'Oser Warszawski ne dira pas : c'est qu'en 1943 il est en train d'écrire en direct, au risque de sa vie, le roman de sa propre histoire, « en attendant ». En attendant quoi ? Naphtali Cheminère lui-même, le héros d'*On ne peut pas se plaindre* et qui lui ressemble de très près, sera pris de court par le destin, se contentant d'affirmer avec un semblant de scepticisme, chaque fois un peu plus près du pire, qu'*on ne peut pas se plaindre*. Lui aussi se trouve furtivement flanqué dans ce village de Provence en résidence forcée, avant de poursuivre ailleurs sa vie de bête traquée, acteur discret du quotidien et témoin attentif des rumeurs annonçant toujours l'imminence d'une rafle. Comme Oser Warszawski et comme les autres passants anonymes dont chacun pressent vaguement que leur fin sera commune, il se réjouit des fausses alertes, monte dans un train sans *Ausweis*, sirote un apéritif, étouffant sa propre lucidité « en attendant ».

Oser Warszawski ne dira pas qu'il fut livré aux Allemands en mai 1944 et assassiné à Auschwitz en octobre, à quarante-six ans. Il ne saura pas que le manuscrit d'*On ne peut pas se plaindre* lui a miraculeusement survécu. Il ne saura pas qu'il fut non seulement l'un des plus grands auteurs yiddish d'avant-garde mais aussi le seul écrivain, parmi les témoins juifs de la période de l'Occupation, à avoir laissé un récit écrit sur le vif, jour après jour, de ville en ville : un roman haletant, rédigé comme un acte de survie avec l'humour du désespoir, au fil de l'épave ultime.

M.V. R

**Le yiddish, « métaphore de l'existence juive »**

*Douze millions avant guerre, les yiddishophones ne sont plus guère qu'un million dans le monde. Avec sa collection « Domaine yiddish », Rachel Ertel veut perpétuer une « langue-territoire », seule trace du monde ashkenaze*

« Pour les juifs d'Europe de l'Est, le seul territoire était la langue yiddish. Le génocide et, d'une autre façon, l'étau soviétique ont conduit cet ultime foyer à disparaître à son tour. Votre collection est-elle l'anthologie d'une culture déjà morte ?

– La langue yiddish a été pour les juifs d'Europe, il est vrai, un substitut de territoire. C'était leur patrie qu'ils emportaient à la semelle de leurs chaussures. Cette culture a connu, à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et surtout dans l'entre-deux-guerres, une époque de forte éclosion, en particulier en Russie après la Révolution de 1917, et avant d'être étouffée par le stalinisme, à l'égal de toutes les cultures minoritaires. Dans les pays occidentaux où le yiddish s'était implanté (à Paris, à Londres, à Berlin, à Vienne et surtout à New York), l'ouverture démocratique, paradoxalement, ne l'a pas non plus aidé à s'épanouir : la culture dominante de ces sociétés, par son hégémonie attractive, a contribué à son absorption, puis à sa dissolution. Mais c'est le génocide qui, en exterminant les juifs, a exterminé les porteurs de cette langue. De ce fait, pour les survivants, traumatisés par un fort sentiment de culpabilité, leur langue devenait interdite. Le dire était frappé d'un tabou. Tous ces facteurs ont contribué à arracher la langue à ses locuteurs, à les renvoyer au silence. D'où l'urgence d'enseigner cette langue et de créer cette collection. Parce que cette langue a été éradiquée, il fallait à tout prix s'efforcer de la perpétuer.

– A quels critères correspond le choix de vos titres ?

– Pour effacer l'image folklorisante de cette littérature, j'ai voulu montrer d'abord les textes de la modernité, et en particulier les périodes symboliste et futuriste.

axes que je compte développer. C'est une façon de réinscrire les œuvres yiddish dans la littérature universelle à laquelle elles ont emprunté et dont elles sont la caisse de résonance. J'ai publié certains classiques comme Cholem-Aleikhem, Sholem Asch, mais aussi Lamed Shapiro, Bergelson, Kulbak, Rabon, Rosenfeld, Zeitlin, Warszawski, Mehuha Ram [la mère de Rachel Ertel], ou des poètes comme Sutzkever. Et surtout, il était important de les traduire à partir des textes originaux, ce qui ne va pas de soi : Isaac Bashevis

lu aux Etats-Unis, revenit en Russie... C'est dans les pays slaves que le yiddish s'est implanté le plus durablement, et l'influence des littératures russe et polonaise a été très importante. Mais les migrations vers les Etats-Unis et dans les grandes capitales d'Europe ont fait pénétrer d'autres composantes. La littérature yiddish est faite de ce réseau d'influences, de ces confluences, de cette interaction constante. Sa spécificité est de ne pas avoir de centre. Elle est partout et nulle part à la fois, dans la périphérie, avec une présence

cessives, a intégré et transformé tout ce au milieu de quoi elle a vécu. Avec des composantes hébraïques, allemandes, romanes et slaves, elle résulte d'une alchimie qui a fusionné ses différentes origines en quelque chose de totalement original.

– La langue yiddish est ainsi la métaphore de l'existence juive, et cette alchimie a formé une littérature à son image, qui a absorbé et transformé le monde d'une façon spécifique et qui fait partie de la modernité européenne, dans la lignée des Schnitzler, Döblin, Joseph Roth, Sherwood Anderson ou des Français de l'entre-deux-guerres. Le paradoxe est que cette littérature reste enfermée et méconnue, alors qu'elle a tant emprunté au reste du monde. Ma collection est aussi une façon de rendre la dette que la littérature yiddish a contractée à l'égard des sociétés environnantes.

– Tous les écrivains que vous avez publiés dans cette collection sont morts. Percevez-vous la possibilité d'une renaissance de la littérature yiddish, dans la mesure où la langue est aujourd'hui portée essentiellement par ceux qui rejettent la littérature en tant que telle, à savoir les ultra-religieux ?

– Je ne crois pas à une renaissance. Paradoxalement, il y a plus de vitalité dans l'écriture que dans la lecture yiddish, et si le lectorat se réduit au nombre d'écrivains, c'est peu... Il existe en Israël quelques auteurs contemporains écrivant en yiddish. Pour qu'une littérature soit vivante, il faut non seulement un lectorat vivant, mais un fondement social : dans la mesure où les garçons ne font pas la cour aux filles en yiddish, c'est fichu ! Pour ce qui est de l'appropriation de la langue par les ultra-religieux, en revanche, je suis plus optimiste. Il y aura parmi eux des rebelles, des écrivains. La littérature yiddish est profane à l'ori-

gine, puisqu'elle s'est précisément constituée en rupture et par opposition au monde orthodoxe traditionnel.

– En décidant d'adopter l'hébreu comme langue nationale, le fondateur de l'Etat d'Israël, Ben Gourion, avait pourtant rejeté lui aussi le yiddish, qu'il qualifiait de « jargon dissoluant ».

– La « guerre des langues » est antérieure au sionisme politique. Elle remonte à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, lorsque les tenants de la philosophie des Lumières ont prôné un retour à l'hébreu pour le domaine intellectuel et une assimilation linguistique pour le domaine profane. Le yiddish s'est peu à peu imposé comme la langue courante et intellectuelle puis a été rejeté, comme tout ce qui rappelait la diaspora, au moment de la création d'Israël. Aujourd'hui, un mouvement inverse se fait sentir là-bas, une recherche des racines diasporiques qui s'accompagne, pour les ashkenazes, d'un renouveau de l'enseignement du yiddish. Mais, là encore, il s'agit d'un renouveau scolaire et universitaire, et tant qu'il n'y aura pas d'amoureux en yiddish... Aucune culture, aucun peuple ne se remet d'un génocide. L'un des aspects tragiques, qui est pour moi un défi lancinant, est que cette langue et cette littérature ont été anéanties, « arrachées », au moment même de leur apogée créatrice. Mais il y a en yiddish, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, un véritable continent littéraire à découvrir. Cette collection que Liana Levi a entrepris de défendre correspond à une urgence. Les textes littéraires constituent la seule trace laissée par le monde ashkenaze. Et comme il ne peut plus être accueilli dans sa propre langue, c'est aux autres langues de le transmettre. »

Propos recueillis par Marion Van Renterghem



Rachel Ertel.

Née en 1939 dans un bourg de Pologne aujourd'hui situé en Lituanie, elle est professeur à l'université Paris-VII en études américaines et en littérature et culture yiddish, et traductrice du yiddish et de l'anglais. La collection qu'elle dirige aujourd'hui chez Liana Levi, « Domaine yiddish », a connu un destin semblable à celui du juif errant, accueillie successivement aux éditions L'Age d'homme, où elle a été fondée en 1982, puis au Seuil et chez Julliard, pour constituer un catalogue global d'une vingtaine de titres. Rachel Ertel est elle-même l'auteur de plusieurs livres dont *Le Roman juif américain* (Payot, 1980), *Le Shtetl* (Payot, 1982), *Dans la langue de personne* (Seuil, 1993).

Singer, qui écrivait exclusivement en yiddish, n'est publié en France que par l'intermédiaire de ses traductions anglaises. *Argile*, un texte de son frère Israël Joshua Singer chez Liana Levi, est ainsi le seul livre des frères Singer à être traduit du yiddish et non de l'anglais.

– La communauté de langue et la culture diasporique suffisent-elles à établir une spécificité de la littérature yiddish, distincte de celles des pays – Russie, Allemagne, Europe centrale et orientale, Etats-Unis – où elle s'est développée ?

– Le phénomène est plus compliqué. La littérature des pays d'insertion est passée par le yiddish, qui est le lieu même de cette circulation. Un texte pouvait être créé en Russie, publié en Pologne,

très forte des grands mythes et des textes sacrés qui viennent modifier les influences multiples. Le seul territoire, à nouveau, c'est l'écriture.

– Pour la plupart des lecteurs, le yiddish reste une langue scellée, non accessible, morte, par manque de filiation. On évalue à environ un million le nombre de yiddishophones dans le monde, alors qu'ils étaient près de douze millions avant la deuxième guerre mondiale. Le but de cette collection est de faire comprendre que la littérature yiddish ne procède pas d'une culture de ghetto, mais qu'elle est au contraire la plus ouverte, la plus cosmopolite qui soit. On le voit par la langue elle-même : c'est une langue de fusion qui, par le fait des migrations suc-

**Visions fugitives**

*Quelques vies fixées dans la lumière irréaliste et fantastique d'Elizabeth Bowen*

**L'AMANT DÉMONIAQUE**

d'Elizabeth Bowen. Traduites de l'anglais par Françoise Brodsky. Complexe, 136 p., 95 F.

Elizabeth Bowen, qui naquit en 1899 à Bowen's Court, le poète Stephen Spender disait : « S'il existe un écrivain qui peut nous consoler de la perte de Virginia Woolf, c'est bien Miss Bowen. » Cette parenté littéraire est évidente, ne serait-ce que dans l'analyse subtile des territoires intérieurs et dans la place accordée à la description d'une sensation toujours fluctuante, fugitive, insaisissable : « Tout se pulvérise avec facilité, rongé par une pourriture sèche... », tout est rongé d'irréalité, chaque instant disparaît dans le néant.

« L'Amant démoniaque » est la nouvelle qui donna son titre au recueil publié en 1945 (il parut en français, en 1947, aux éditions La Jeune Parque, sous le titre *Pacte avec le diable*). Cependant, les nouvelles qui sont publiées aujourd'hui dans *L'Amant démoniaque* correspondent à un choix différent, effectué à partir des *Nouvelles complètes* d'Elizabeth Bowen, mais qui compte, comme le recueil original, un certain nombre de textes portant sur la guerre et le blitz londonien.

Dans une ville crépusculaire, ravagée par la guerre, des personnages errent, se rencontrent, se perdent et se retrouvent, leurs destins imbriqués par l'Histoire. Ainsi, dans « *Kör* », ce couple d'amoureux, une jeune fille et un soldat, dans une ville fantôme que fouille le clair de lune ; n'ayant nul endroit où se retirer, ils semblent privés de destination ; ne leur reste, ils n'en sont pas même sûrs, que les bras l'un de l'autre. *Kör*, cité morte et mystérieuse, désertée par les hommes et l'Histoire, est au cœur des désirs de la jeune fille. Au-delà de l'homme aimé, avec lequel elle

escalade sans fin des marches où seule les rejoint la lune, n'est-ce pas vers cette ville dépeuplée que vont ses rêveries avides, vers la pureté des rues larges et abandonnées ? De ce décor immobile et rêveur, qui pourrait évoquer les tableaux du peintre Delvaux, on passe au fantastique avec « *L'Amant démoniaque* ». Là encore, la guerre a arrêté le mouvement de l'existence quotidienne : ce ne sont que maisons condamnées, lézardées, à demi détruites... Une femme revient sur les lieux habités avant son mariage, retrouve avec perplexité les traces d'une vie ancienne – une vie recouverte d'une fine pellicule qui est faite d'étrangeté plus que de poussière. Sur la petite table de l'entrée l'attend une lettre venue d'on ne sait où, une lettre qui la somme de tenir sa promesse et de se rendre au rendez-vous autrefois fixé... Dans « *Heureux champs d'automne* », le passé, réel ou imaginaire, contrastant avec l'heure présente, est une journée de lumière éclatante dans la nature. « *L'après-midi semblait sans fin, dont la couleur de blé mûr continuait à inonder les prés fauchés.* » De très loin, de très haut, contemplés à vol d'oiseau, les maisons familiales apparaissent comme noyées dans l'immensité ; une vibration lumineuse soustrait la scène au temps, moment isolé qui demeure en suspens, tels les flots d'arbres au milieu des vastes champs, avant que ne s'affirment les signes infimes de la dislocation future. Ces instants d'irréalité font rêver ceux dont la vie s'épuise – une vie « *si ténue* », sèche et comme friable... Le passé aux couleurs trompeuses ne procure la douceur de la nostalgie qu'à celui qui veut se nourrir d'illusions.

Pour leur mystère et leur poésie (même si la traduction pêche par un excès de fidélité à l'anglais), il faut lire ces nouvelles d'Elizabeth Bowen.

Christine Jordis

**La mort aux mains des enfants**

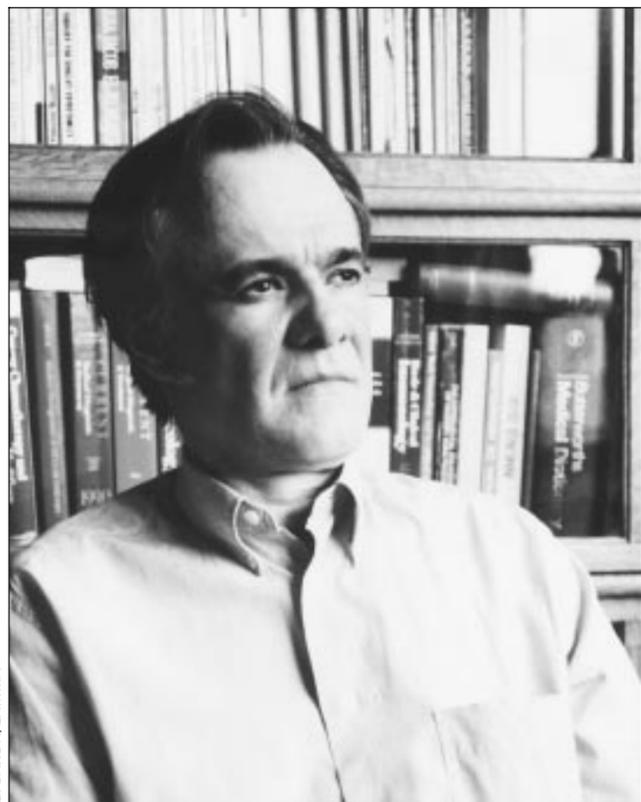
*Après une longue absence, un homme revient dans sa ville natale et la découvre ravagée par la drogue. Découverte de l'horreur, de la haine. Une dénonciation coup de poing de Fernando Vallejo*

**LA VIERGE DES TUEURS**

(*La Virgen de los sicarios*) de Fernando Vallejo. Traduit de l'espagnol (Colombie) par Michel Bibard, Belfond, 189 p., 95 F.

La ville somnolait depuis des siècles : une capitale de province élégante et vieillotte, avec des quartiers ombragés, des avenues torrides et des gouverneurs paresseux. Or le mal s'est mis dans la ville. Gonflée par une enflure malsaine, elle a cultivé des excroissances malignes sur le flanc de ses montagnes, elle y a toléré un désordre cupide sur lequel la drogue a proliféré. Et les cauchemars ont envahi le sommeil de la cité. Fernando Vallejo, déjà reconnu dans son pays pour une longue et virulente autobiographie, décrit et dénonce aujourd'hui les spasmes de sa patrie dans un livre qui le place d'emblée au premier rang des écrivains colombiens.

De retour chez lui après une longue absence, le narrateur s'éprend d'un jeune homme et se promène avec lui à la découverte de sa propre enfance. En vain : il ne rencontre que l'horreur, la haine et l'angoisse. L'auteur se doute que pour dénoncer efficacement l'injustice du monde, les malversations, la drogue ou même simplement la sottise des politiciens, il faut autre chose que les plaintes habituelles. On n'envoie pas le peuple aux remparts avec des berceuses, on prend une sirène d'alerte. Alors, il sublime, il distille l'élixir de ces désordres, identifie leur résultante, ce vers quoi court le monde : la mort aux mains des enfants. La mort distribuée comme des carambars, pour une insulte marmonnée, une radio trop bruyante, un mauvais regard. Non pas gratuite, hélas ! mais coléreuse au contraire, exhalée en bouffées de haine par une société



G. BARON/GAMMA

Fernando Vallejo, la rage à l'extrême.

où la vengeance devient le seul lien social, le meurtre le seul moyen d'exister. L'amour même qui unit les deux amants, si profond, si pathétique, n'est au fond qu'une rage un instant partagée et leurs promenades sont jalonnées de cadavres semés au hasard.

Le narrateur a plongé à son tour dans ces ivresses sataniques. Il espérait retrouver tout ce qu'il aime passionnément : sa ville, les espoirs de sa jeunesse, la noblesse de sa patrie, son Dieu, sa langue aussi. Or, tout a changé, tout s'est avili dans le sang et l'ordure.

Comme un grand brûlé pétri de douleur qui ne peut bouger le petit doigt sans un hoquet atroce, il ne peut plus rien voir, lui, rien penser sans hurler de détresse. Il rugit ses anathèmes et ses vitupérations : Jérémie sous les murs de Jérusalem, Jean Chrysostome invocant les princes de Byzance. Entre deux colères, entre deux meurtres, le couple poursuit ses néfastes excursions alors que la ville glisse du désordre à la déliquescence puis au délire. On visite un café, une pompe à essence et beaucoup d'églises car, de toutes les blessures, celle qu'a laissée

Dieu, l'amour de Dieu, puis son présumé abandon, est la plus insupportable. On parcourt les bidonvilles au grouillement venimeux. Un mendiant gît par terre ; on lui a arraché les yeux. On croise çà et là des personnages qui ne sont que tueurs ou victimes, ou les deux à la fois, dont les messages oniriques et funèbres n'endiguent pas la rage du narrateur enflé dans ses déchirures. Elle enfle au contraire, elle menace comme les pluies torrentielles qui s'abattent sur la ville, font exploser les canalisations, arrachent des bouts de quartiers pour les précipiter dans l'inconnu fangeux. La démente envahit la page. Puisque Dieu lui aussi est fou, incapable, comme Frankenstein, de contrôler ses créatures, l'auteur s'arroge un extrémisme de fauve, une bestialité seule capable d'appréhender cette réalité-là. Il ne faut plus comprendre, plus justifier, il faut punir. Il collerait volontiers au mur la moitié de la population avant de stériliser les autres : qu'on en finisse une bonne fois. Il ne retrouvera son humanité compatissante et navrée que dans une effrayante scène finale à la morgue.

Un cadavre à chaque page, une injure à chaque paragraphe : si ce livre ne lasse pas, s'il parvient à nous alerter, à nous convaincre que ce délire peut nous atteindre un jour, c'est grâce à la qualité de sa prose, remarquablement rendue par le traducteur. Ce dernier, dans une postface très pertinente, invoque Léon Bloy et Céline. Faut-il vraiment comparer ? Vallejo écrit avec les poings, et sa phrase cogne où ça fait mal. Elle halète comme un boxeur, elle feinte avec l'argot des tueurs. Ça se passe à Medellín, mais ça se passe aussi ailleurs, et le mal gagne la planète, nous voilà prévenus !

Jean Soublin

# L'hostie, le caducée et la lyre

En maître des ruses, Robertson Davies conduit, un rien désabusé, un jeu où se croisent dialogues de théâtre, débats théologiques et médicaux

**LE MAÎTRE DES RUSES (The Cunning Man)** de Robertson Davies. Traduit de l'anglais (Canada) par Hélène Misserly, éd. L'Olivier, 474 p., 159 F.

Spon-tanément, on s'est surpris à lire sur la couverture : « *Le Maître des ruses Robertson Davies* ». D'un trait. Comme s'il s'agissait d'une biographie. « Maître des ruses » : cela convenait admirablement à Robertson Davies (1913-1995). Son esprit malicieux, volontiers supérieur, sa capacité de brasser les grands mythes et l'histoire immédiate, son goût des situations scabreuses, le conduisaient à pratiquer le roman comme un jeu grave, dans lequel il se réservait toujours quelques pages, voire quelques chapitres d'avance sur ses lecteurs les plus déliés. Des stratagèmes, des coups de théâtre et des compositions si complexes qu'elles paraissaient évoluer entre chaque lecture, faisaient la différence.

Après avoir construit, durant près de quarante ans, trois denses trilogies qu'il léguaient comme autant de fondations à l'histoire du Canada, Davies, qui ne lâchait rien sur le fond, affectait le laisser-aller. Il avait entrouvert ce chemin dans son précédent roman, *Fantômes et Cie* (Le Monde du 3 novembre 1995), maintenant, il s'y engouffrait. Il entretenait *Le Maître des ruses* comme un « aide-mémoire » et se découvrait (ravi) en plein *Bildungsroman*. Il passait par de longs échanges épistolaires, des dialogues de théâtre, des débats théologiques et médicaux, et concluait par une critique littéraire. Il menait l'affaire sur le ton de la conversation, avec la gourmandise d'un encyclopédiste légèrement désabusé.

A plus de quatre-vingts ans, Davies se retrouvait pleinement dans les coq-à-l'âne potaches de trois

adolescents venus des confins de l'Ontario dans un collège chic de Toronto, où l'on enseignait « à exceller dans l'art de ruser pour cacher sa nature véritable ». Chacun portant haut son objectif : l'Eglise pour Charles Iredale ; les Lettres pour Brochwel Gilmartin (le père de l'infortuné narrateur de *Fantômes et Cie*) ; et la médecine pour Jonathan Hullah, ci-devant « maître des ruses » et narrateur de ce roman. Après la presse, le théâtre et le cinéma de *Fantômes et Cie*, défilent cette fois l'Université, l'Eglise et la médecine, et soixante années durant lesquelles un quatrième personnage, Toronto, a acquis assez de consistance pour revendiquer ce qu'on appelle une identité.

Le roman s'ouvre par un curieux fait-divers, en forme de hameçon. Un prêtre meurt en avalant l'hostie. On empêche son médecin traitant et ami, présent lors de la communion fatale, d'intervenir. Crime ou accident ? Tout autre romancier aurait ferré et amené. D'autant que l'affaire est suivie par un journaliste indécollable qui n'est autre que l'ambitieux Esme de *Fantômes et Cie*, dont on ne se privera pas de rejouer quelques scènes sous un angle nouveau. Non, Davies jette sa ligne ailleurs, dans la prime enfance du médecin. Et il faudra compter trois cents pages avant de retrouver un fragment de l'hostie tragique.

Le « maître des ruses » et Davies sont comme les deux serpents du caducée (figure centrale du roman), qui se croisent et se recroisent autour du bâton : on les retrouve au même festival Shakespeare, dans la pratique du même rite de la Haute-Eglise anglicane, dans la même défense et illustration de Jung. Aux « mots » du médecin, le romancier semble opiner dans son coin. Le snobisme : « *Il ne signifie parfois rien de plus que le rejet de ce qui est réellement inférieur. Si l'espèce humaine n'avait*

*pas été exigeante, la haute cuisine n'aurait jamais dépassé le stade des tranches de viande grillées sur des braises.* » L'ironie : « *Quand un jeune homme a pour la première fois de sa vie la révélation de l'ironie, ça ressemble à sa première expérience de l'ivresse : il se sent confronté à quelque chose de très puissant dont il ne sait comment se servir.* »

Le snobisme et l'ironie, c'est assez pour faire du « maître des ruses » la coqueluche (sulfureuse) du tout-Toronto. Le caducée n'est pas seulement son enseigne, il est son totem. Avec son inventivité coutumière, Davies apparie les mythologies amérindiennes avec celles venues de Grèce, comme son médecin allie les médecines non orthodoxes avec la pénicilline. On se souvient que le caducée fut offert par Apollon à Hermès en remerciement de sa lyre. Davies (auteur d'une *Lyre d'Orphée*) n'est pas homme à laisser l'échange sans suite. Il veut l'unité du médecin et du poète, et prophétise, non sans ironie : « *Selon toute vraisemblance, les grands écrivains des temps futurs seront tous médecins.* »

Le champion de l'auscultation des corps devient celui de l'analyse des textes. « *De quoi les gens meurent-ils, dans les fictions ?* » s'interroge t-il. Et de poser les problèmes d'une réjouissante *Anatomie de la fiction*. Il fait cracher les personnages de Shakespeare, de Dickens, de Jerome K. Jerome, de Swift, de Trollope, de Tolstoï et des sœurs Brontë. Il lorgne leurs urines et leurs selles, flaire leurs haleines, y décèle des maladies dont leurs auteurs ne sont pas exempts. Avant de se retourner une dernière fois vers ses propres patients – devenus ses propres personnages – et de trancher : « *Ils doivent mourir – mourir d'être eux-mêmes – et je dois rapporter, sans art, leur mort dans mon registre.* »

Jean-Louis Perrier

# Un mal-pensant aux antipodes

**DÉCOUVERTES (Finding out)** d'Elspeth Sandys. Traduit de l'anglais (Nouvelle-Zélande) par Aline Weill, Actes Sud, 332 p., 159 F.

C'est une petite ville de province au fond de la Nouvelle-Zélande : le bout du bout du monde. Une gare, un port déserté, une église, des fermes. L'Angleterre n'est qu'un lointain mirage pour lequel on s'est fait tuer pendant la guerre récente : nous sommes au début des années 50 et le sourire de la jeune reine éclaire les murs des administrations. Dans les métiers, les conversations, les foyers et les cœurs, tout est net, explicable, tracé d'avance. On travaille dur, on assiste à l'office, aux fêtes paroissiales : un « psychosystème » isolé, stable... et infiniment fragile.

L'arrivée d'un intrus, un jeune professeur, va le déséquilibrer, le dynamiter. Le thème, certes, n'est pas nouveau ; la référence est ici Knut Hamsun, qui l'a souvent traité avec un talent parfois prolifique. Dans ce livre amer et beau, Sandys, elle, travaille à l'économie. Son héros se doute à peine des ravages qu'il va causer et ne les désire pas. Il agit peu, d'ailleurs : il se borne à refuser les avances d'une logeuse trop fardée, à boire quelques bières dans un bar d'hôtel infrequentable et à monter un spectacle avec ses élèves. C'est assez pour révéler les passions, les violences, les anxiétés domestiques, morts vivants trop hâtivement enfouis. La mère de famille s'interroge en pleine lessive sur les raisons de son abdication, l'oncle pervers est démasqué, on devine près des faubourgs les Maoris spoliés, humiliés, et l'asile de fous apparaît pour ce qu'il est, un camp du malheur pour femmes déviantes.

J. So.

# science-fiction

par Jacques Baudou

# Partition au futur

**LES PORTES D'OCCIDENT** de Pierre Bordage. Ed. L'Atalante, 456 p., 102 F.

Il y avait dans « Les Guerriers du silence », le premier cycle de Pierre Bordage, outre d'indéniables qualités d'écriture et de souffle, outre le déploiement d'un imaginaire baroque et cohérent, une certaine « gratuité » foncière de l'entreprise et un empilement si proliférant des péripéties et des pages qu'il était difficile d'y adhérer.

Le premier volume de son second cycle, « Wang », n'encourt aucune de ces réserves. Bien au contraire. Situé dans un futur relativement proche, le XXIII<sup>e</sup> siècle, *Les Portes d'Occident* imagine une partition du monde que notre présent rend potentiellement crédible. D'un côté, un Occident blanc repu à l'abri derrière l'infranchissable Rideau électromagnétique qui le protège des incursions extérieures. De l'autre, le reste du monde, plongé dans la misère et la violence, avec une République populaire sino-russe en proie aux mafias et autres triades, une grande nation islamique soumise à l'intégrisme coranique et une Amsud livrée à ses démons cruels.

D'un côté, une civilisation hypertechnologique et décadente qui conjure son ennui en organisant des « Jeux uchroniques » où s'affrontent, sous la conduite d'un meneur de jeu représentant d'une nation, de véritables armées dans des wargames grandeur nature. De l'autre, des miséreux et des condamnés qui se précipitent quand s'ouvrent, à intervalles réguliers, les fameuses portes de l'Occident, vers un destin dont ils ignorent tout.

Ce sont eux, bien sûr, qui vont grossir les cohortes gladiatrices dont les Occidentaux savourent les joutes mortelles sur leurs écrans en sensorama, avec d'autant plus d'intérêt qu'elles ont de surcroît des enjeux politiques de quelque importance.

Mais tout système secrète ses déviants, possède ses ferments de chaos. Dans ce premier volume, l'auteur les désigne à notre attention ou les montre déjà à l'œuvre. C'est le cas, évidemment, de Wang, ce jeune chinois de dix-sept ans, dont *Les Portes d'Occident* conte l'odyssée, des faubourgs du Grand Wrocław jusqu'au champ de bataille de l'île des Jeux, et qui, à l'issue du roman, se sent investi d'une mission : abattre la muraille qui divise l'humanité. Nous attendons avec impatience de savoir comment il y parviendra : ce sera le sujet d'un deuxième tome, à paraître très prochainement.

Avec le premier déjà, qui mérite tous les éloges, Pierre Bordage a définitivement fait son entrée dans la cour des grands. L'intrigue est ici parfaitement maîtrisée, les personnages fort bien dessinés, les arrière-plans d'une densité certaine, la critique sociale pointée avec la virulence que l'époque mérite... Avec *Les Portes d'Occident*, la science-fiction française confirme une fois encore la force de son renouveau.

● **HÉRITAGE**, de Greg Bear

Sous la conduite de Lenk, un groupe de dissidents a fui la civilisation humaine et hypertechnologique de l'Hexamone pour s'installer sur Lamarckia. Une planète de type terrestre, dont les formes de vie autochtones ressortent cependant d'une écologie très spécifique. Un agent de l'Hexamone, Olmy, est envoyé en mission sur Lamarckia pour tenter de savoir ce que sont devenus ces dissidents. Il débarque sur la planète alors qu'une guerre intestine oppose deux factions politiques : les fidèles du primat Lenk et ses opposants, regroupés dans la colonie de Naderville. Olmy est engagé comme matelot à bord du *Vigilant*, un navire qui doit mener une grande expédition scientifique sur les mers de Lamarckia afin de percer les secrets des « écos », ces entités qui peuplent à elles seules, mais d'une façon extrêmement polymorphe, les quelques continents de la planète. *Héritage* est le récit de ce voyage exploratoire et des découvertes effectuées lors de ce dernier. L'une d'elles démontre que la relation entre les deux espèces – l'autochtone et l'étrangère – ne relève plus seulement de la simple compétition territoriale, de la darwinienne « struggle for life », mais qu'elle a atteint un nouveau palier... Avec ce passionnant roman qui traite d'une énigme xénobiologique, Greg Bear vient rappeler de magistrale façon que la science-fiction est avant tout l'art de la conjecture... (Traduit de l'anglais – États-Unis – par Guy Abadia ; Robert Lafont, coll. « Ailleurs et demain », 480 p., 149 F.)

● **AMOUR ET SOMMEIL**, de John Crowley

La quatrième de couverture annonce ainsi l'intrigue : « *L'historien Pierce Moffett poursuit sa quête du mystérieux pays imaginaire d'Aegypt. Sur les traces d'un romancier excentrique qui a suivi la même piste gnostique que lui, Pierce découvre que son prédécesseur a peut-être retrouvé un mystérieux objet sacré encore chargé des pouvoirs magiques de l'Aegypt.* » Le problème, c'est que cette description ne rend nullement compte de la véritable nature de ce gros roman ; tout juste apparaît-elle comme un filigrane parfois assez flou dans la trame complexe de ce dernier. L'œuvre kaléidoscopique de John Crowley, d'une érudition constante, télescope les époques en passant d'une période de l'enfance de Pierce à une autre période de sa vie d'adulte qui le voit effectuer des recherches sur Fellowes Kraft, l'auteur d'un tapuscrit, dont Crowley nous donne de nombreux extraits mettant en scène quelques grands personnages de la tradition ésotérique : Giordano Bruno, John Dee, l'empereur Rodolphe II.

Mais elle brasse surtout de nombreux personnages en proie à l'étrange peine de vivre et aux tourments de l'amour, décrits ici comme à travers un prisme singulier qui rend discernables les blessures profondes de leur psyché. Si bien que, au bout du compte, *Amour et sommeil* apparaît comme « non une histoire du monde, mais de l'âme, de ses toboggans et de ses échelles, de ses combats et de ses échecs ». (Traduit de l'anglais – États-Unis – par Monique Lebaillly ; Rivages, coll. « Rivages Fantasy », 520 p., 149 F.)

● **LE SCARABÉE**, de Richard Marsh

On a rarement conté une histoire de malédiction et de vengeance avec autant d'efficacité que dans cet excellent roman qui est paru en 1897, la même année que *Dracula*, mais qui est tout à fait dégagé du moule du roman gothique et emprunte de surcroît au roman policier naissant un final en forme de poursuite tout à fait digne de Sherlock Holmes, dont Augustus Champnell, le détective qui mène ici le jeu, est l'un des plus remarquables épigones. Cette efficacité est due pour une très large part à la construction du roman, composé de quatre récits qui se complètent et se superposent parfois, en donnant des points de vue différents sur l'étrange histoire peu à peu dévoilée de « l'homme hanté » qui est au cœur de l'intrigue. Elle est due aussi au contraste entre les salons de la bonne société victorienne, où se déroule cette dernière, et le caractère exotique et surnaturel de la menace qui s'incarne en un très prosaïque coléoptère. Elle est la cause de l'étonnante modernité de ce « thriller fantastique » qu'il est impossible de lâcher dès qu'on y a pénétré, hypnotisé à l'instar du vagabond des premiers chapitres... (Traduit de l'anglais par Jean-Daniel Brèque ; éditions Joëlle Losfeld, 380 p., 98 F.)

# Engrenage infernal

Pointilliste, Herta Müller peint la vie quotidienne sous Ceausescu jusqu'au cauchemar

**LE RENARD ÉTAIT DÉJÀ LE CHASSEUR (Der Fuchs war damals schon der Jäger)** de Herta Müller. Traduit de l'allemand par Claire de Oliveira, Seuil. 240 p., 120 F.

L'une chante, l'autre pas. C'est là toute la différence entre Adina et Clara, deux jeunes filles qui tentent de trouver des raisons de vivre dans la Roumanie de Ceausescu. Adina, l'enseignante, a pour amis des auteurs compositeurs dissidents, Clara fréquente un officier de la Securitate. Pourtant elles sont amies... Mais le propos de Herta Müller, née en 1953 en Roumanie dans la minorité germanophone du Banat, et qui

a émigré en 1987 à Berlin-Ouest, n'est pas d'opposer opportunisme et refus des compromissions dans une fable sociale où les bons finiraient par être récompensés et les méchants châtiés. Elle procède à la manière d'un peintre qui, ayant planté son chevalet dans un pré, se serait couché dans l'herbe et aurait oublié toiles et pinceaux pour tomber fasciné et horrifié dans la contemplation du ballet des insectes. *Le Renard était déjà le chasseur* donne de la Roumanie de Ceausescu un tableau qui renverse les perspectives habituelles. L'écriture pointilliste se concentre sur des détails, les reprend jusqu'à l'obsession et les laisse progressivement obscurcir tout le champ de la conscience. « *Dans la salle d'attente il n'y a pas de banc, seulement un poêle en fer tout froid. Sur le sol de béton fissuré gît un crachat vert pâle avec des épluchures de graines de tournesol. Au-dessus du poêle en fer, un journal est affiché au mur, trois fois le portrait du dictateur, le noir de l'œil est grand comme le bouton du manteau d'Adina. Il brille. Et le crachat brille par terre. Ce qui brille voit.* »

Le symbole de cet univers inquiétant est une fourrure de renard qu'Adina conserve chez elle. Le jour où elle découvre que la queue s'est détachée, elle pense à l'usage, avant d'apercevoir la trace d'une lame de rasoir. Un jour, c'est une patte qui a été coupée pendant son absence, puis une autre. Et les rêves de liberté d'Adina se rétrécissent comme cette peau de chagrin quand elle comprend que son appartement est régulièrement visité et qu'elle n'aura même pas besoin d'aller ouvrir la porte le jour où la Securitate décidera de venir l'arrêter. Mieux qu'un réquisitoire argumenté, les visions de cauchemar de Herta Müller rendent la sensation quasi physique d'une sorte de machine infernale sur laquelle le temps ne semble plus avoir de prise.

Gérard Meudal

# D'angoisse tremblante

Le poète Andrea Zanzotto prend la prose pour mettre à nu ses états d'âme

**AU-DELÀ DE LA BRÛLANTE CHALEUR** d'Andrea Zanzotto. Traduit de l'italien et postfacé par Philippe Di Meo, éd. Maurice Nadeau, 220 p., 130 F.

Il serait, comme toute, assez difficile de deviner le genre de poésie qu'écrivait Andrea Zanzotto, à la lecture de ses proses, ici réunies pour la première fois. Le poète de Vénétie, sans doute l'un des plus grands poètes de l'après-guerre, excelle par des recherches linguistiques d'une grande sophistication et d'un parfait naturel : le résultat est curieux, mais envoûtant. Il n'a pas d'égal ni dans l'expérimentation ni dans la poésie « figurative ». C'est une poésie qui épouse les âpretés des paysages, leurs incongruités, leurs mouvements évidents ou secrets. C'est une langue attentive aux soubresauts de l'inhumain chez l'homme, babil, cantilène, mélodie, berceuse, onomatopées, qui se traduisent parfois visuellement en réels calligrammes, abondamment annotés. Sa prose est tout autre.

Limpide, intense, immédiatement intelligible, elle a pour seul souci de mettre à nu la conscience du poète, taraudée par une angoisse omniprésente. Certes quelques portraits semblent tout d'abord permettre à l'écrivain de sortir de lui-même pour se contenter d'observer. Mais, progressivement, il revient à lui et c'est alors une extraordinaire entreprise d'aveu de désarroi face au monde. Il est rare qu'un écrivain revendique à ce point l'angoisse. Les philosophes, il est vrai, y voient une arme pour mieux affronter la vie : en n'éluant pas la crainte de mourir et la terreur de ce vide qui s'appelle l'ennui. Les poètes préfèrent souvent le flou. Ce n'est pas le cas de Zanzotto

qui, à soixante-quinze ans, entraîne son lecteur dans son « tremblement ambigu, cette vague d'aveugle découragement ».

Lorsqu'il évoque son enfance (dans *J'étais papillon*), c'est pour mieux contempler la désaffection de son ancienne légèreté : « *Mais comment est-il donc possible que l'on régresse de papillon à larve, pourquoi des processus que chacun jugerait irréversibles se produisent-ils ? Ouvrons-nous grand aux cataclysmes de l'oubli, au fourmillement hypnotique de la paresse et du manque de confiance.* » Il ne se lasse pas d'analyser, dans de somptueuses métaphores, ou dans de sinueux raisonnements, à la fois le processus de l'écriture et celui de ce qu'en d'autres temps on appelait élégamment le spleen. Etat d'âme qui n'est pas réservé au romantisme tardif, mais qui se retrouve dans les collines de Soligo, en Vénétie. « *Nous sommes, nous aussi, enclos dans la colonne de bronze frigidité et lourd qui tourne et se dévise éternellement depuis le néant et qui se visse à lui du côté opposé.* » Ce traducteur de Michel Leiris a en commun avec son homologue français une sympathie naturelle et équitable pour les mots et pour une angoisse persistante.

Venise, comparée à un vampire « *suçant le sang de ce qui l'environne (...)* pour revitaliser un passé de par lui-même suranné », apparaît comme la ville idéale lorsqu'on veut représenter le poète se regardant lui-même : ville-miroir qui scintille du regard des morts. « *Venise a le pouvoir de porter chacun vers le moment le plus fort de sa propre histoire intérieure et d'une autre « histoire », de porter chacun, tout à la fois bien commodément et brutalement, vers une confrontation de sa propre irréductibilité, et « également » de la nécessité de ses yeux, à elle, faits de rien, pour la regarder.* »

René de Ceccatty

**PAGE**  
HORS SÉRIE

**Le sens de la lecture**

CHEZ VOTRE LIBRAIRE CLÉ OU PAR ABONNEMENT  
PAGE, 13, RUE DE NESLE 75006 PARIS  
TÉL. 01 44 41 97 20

VOUS CHERCHIEZ UN LIVRE ÉPUISE ?

Une seule adresse

**LE TOUR DU MONDE**

et son réseau de 250 correspondants

9, rue de la Pompe, 75116 PARIS  
Tél. : 01.42.88.73.59  
Fax : 01.42.88.40.57

Plaidoyer pour une nouvelle conception de Dieu

YVES TOURAINE

FRAGMENTS ÉDITIONS

**LA GLOIRE DU CERTIF**  
**Les trésors des livres d'école**  
**1850-1950**  
de Michel Jeury.  
Robert Laffont, 320 p., 119 F.

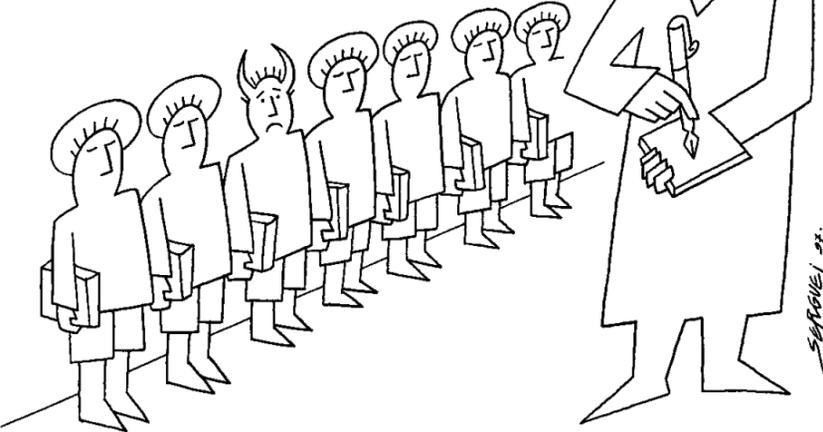
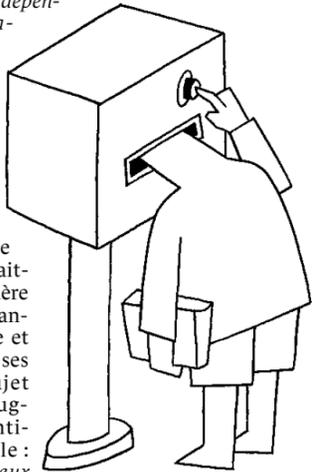
**LA MORALE LAÏQUE**  
**CONTRE L'ORDRE MORAL**  
de Jean Baubérot.  
Seuil, 366 p., 140 F.

Evidemment, ils sont ridicules. Gonflés de bons sentiments, truffés de truismes, les manuels scolaires de la III<sup>e</sup> République ont de quoi faire sourire. Ils conservent, jusqu'en 14, les yeux rivés sur la ligne bleue des Vosges, le cœur prêt à saigner aux seuls noms d'Alsace et de Lorraine. Les inspecteurs d'académie, auteurs de ces ouvrages, avaient volontiers la grammaire revancharde et la conjugaison belliqueuse. Ainsi proposaient-ils aux élèves du cours moyen de conjuguer, au passé simple et au passé composé, cette phrase utile aux enfants : « *parcourir un champ de bataille et voir un blessé* ». Le même manuel suggérait de mettre à toutes les personnes la phrase « *si je montais sur les Vosges, je verrais l'Alsace* ». Les provinces perdues n'étaient d'ailleurs pas seules pour émouvoir les petits. Les vices les faisaient trembler. Surtout les erreurs irrémédiables, ces grands échecs où s'effondre l'existence. Deux fléaux monstrueux détruisaient implacablement individus et familles, transformaient l'existence, autrefois humaine, en déchéance absolue : l'ivrognerie, la fainéantise.

Pourquoi étaient-elles liées ? La réponse, contrairement à ce qu'on pourrait croire, n'est pas évidente. Certes, la France du XIX<sup>e</sup> siècle finissant était la plus importante consommatrice d'alcool parmi les nations européennes. L'éthylisme constituait réellement un problème majeur de la santé publique. Mais la paresse ? Rarement les Français ont autant travaillé qu'entre 1870 et 1914 : le chômage était presque nul, les journées comptaient dix ou douze heures ouvrées, les congés n'existaient guère. A quoi correspondaient,

dans les manuels scolaires, ces mises en garde innombrables contre les risques de l'oisiveté ? A l'idée que le monde répétait l'école ou, ce qui revenait au même, que les choix de l'enfant anticipaient ceux de l'adulte. La morale scolaire du travail, de l'effort et du courage orientait directement tout le cours de la vie. Le comportement présent des écoliers déterminait déjà leur conduite à venir : « *Les enfants s'habituent à gaspiller leur argent par gourmandise, et plus tard, ils le dépenseront au cabaret* ». Il n'y avait donc pas deux temps – celui des cahiers aujourd'hui et, plus tard, celui des ateliers ou des bureaux.

Le destin se nouait, supposait-on, dans la manière dont l'écolier rangeait son pupitre et prenait soin de ses affaires. Un sujet de rédaction suggère cette continuité sans faille : « *Comparez deux jeunes filles dont l'une sait ménager ses affaires de classe et économiser plumes, papier et crayons, et dont l'autre n'est pas soigneuse. Ne pas oublier d'indiquer ce que l'avenir réserve à chacune d'elles* ». Comparons : il est inévitable que la souillon, malheureuse en ménage, finira un jour à l'hospice, en proie au *delirium tremens* – à moins qu'elle ne meure au bain, pour avoir, dès l'école, gâché ses buvards... Dans cet univers où les petites négligences engendrent à coup sûr de grandes catastrophes, on n'est jamais loin du mélodrame ! Michel Jeury, avec *La Gloire du certif*, n'a pas seulement rassemblé un florilège thématique de tous les lieux communs en vigueur au temps où les classes sentaient le poêle à charbon et le crayon taillé. Il laisse soupçonner, incidemment, comme une parenté secrète et déroutante entre la communale et le burlesque.



A côté de rencontres prévues – Clovis, les robinets remplissant des bassins, la nécessité de se laver les mains, etc. – se trouvaient curieusement, dans ces publications édifiantes, des exercices étranges. Par exemple : « *Analyser les pronoms vous et qui dans la phrase suivante : Jeunes élèves, vous qui protégez les oiseaux, aimez aussi le cheval et caressez le malheureux âne, ce martyr* ». Ou bien ce début de problème : « *Un lapin aperçoit un chien qui court sur lui et se trouve à une distance de 97 mètres* ». Ou encore cette ascese œdipienne et couturière : « *Je me penche patiemment, moi, grande fille, sur cette chaussette au talon troué. Je veux que ma reprise soit régulière et que ma mère puisse me dire dans un sourire : "Je n'aurais pas fait mieux"* ». On aurait tort, malgré tout, de se laisser emporter par ce bric-à-brac de bizarreries au point d'oublier ce qu'il y

## Vive la laïque !

*La communale de la III<sup>e</sup> République était patriote, sentencieuse, moralisatrice. Travers risibles, vertus apparemment désuètes. Ne pourrait-on malgré tout s'en inspirer encore ?*

avait d'essentiel, et de fort, derrière le ridicule apparent de ces leçons, dans l'enseignement de l'école républicaine. Tout simple-

ment cela : une morale, pratique et civique, indépendante de la religion, et finalement pas si mièvre qu'on le dit.

Jean Baubérot a dépouillé 210 cahiers d'écolier rédigés entre 1882 et 1918. Pour dégager les principaux traits de cet enseignement moral constitutif de « la laïque », les cahiers, plus divers et moins guindés, permettent une meilleure voie d'accès que les livres scolaires. Beau travail ! En effet, quand on laisse de côté ses naïvetés et sa grandiloquence, cette école fondatrice offre encore de beaux restes : une affirmation continue de la dignité humaine, un souci permanent des droits de l'homme et de leur application concrète, un sens aigu de la valeur universelle du travail, une attention aux liens entre la petite patrie (le village, la région) et la grande (la nation, l'humanité). On ne saurait oublier une

conscience claire de cette diversité qui fit la France : « *Des personnes peu instruites ne se doutent guère du grand nombre de peuples qui ont contribué à nous donner notre aspect extérieur, nos habitudes, notre langage* ». Sous la rhétorique désuète se découvrent des trésors de solidarité et de respect humain, un singulier alliage de rationalité et de tendresse. Des déclarations générales, mais des applications capables de parler à tous. Ainsi Ferdinand Buisson, grand pédagogue du temps, écrit-il en 1912 une lettre « *au dernier de la classe* » qui fera l'objet de bon nombre de dictées. « *Mon enfant, lui dit-il, tu es le dernier de la classe, mais il dépend de toi cependant d'avoir, à ta manière et à ton rang, autant de mérite que n'importe lequel de tes camarades* ».

Il ne serait pas inutile de regarder ces prétendues vieilleries d'un autre œil. Rêver à leur retour serait certes un vain songe. Mais cesser d'être goguenard et désabusé, trouver là, si besoin est, quelque inspiration adaptable à notre temps, voilà qui vaut la peine. On ne saurait dire que nos contemporains ont tous ce que Péguy jugeait être le pire, une « âme habituée ». Heureusement, les indignations existent encore, les émotions survivent, les protestations n'ont pas disparu. Mais elles surgissent en ordre dispersé, s'éteignent aussi sauvagement qu'elles flambent et n'éclairent que fugitivement l'obscur indifférence générale. L'époque, semble-t-il, s'indigne sans constance, s'émeut sans principe et proteste sans cohérence. L'exigence morale ne s'est pas éteinte, elle est dérégulée, capricieuse, aléatoire. Sans doute ne décrète-t-on pas de construire une nouvelle morale comme on décide de bâtir une centrale nucléaire ou une bibliothèque. Mais on ne saurait oublier que citoyenneté, démocratie et liberté-égalité-fraternité ne sont pas, en leur fond, compatibles avec le cynisme constant et la dérision permanente. Il faut inventer ! Sinon ce serait des provinces de l'âme qui se trouveraient perdues. Et des libertés.

## De la beauté des gargouilles

*A travers de nombreuses œuvres d'expression latine, Umberto Eco propose un précis d'histoire des théories esthétiques du Moyen Age*

**ART ET BEAUTÉ DANS L'ESTHÉTIQUE MÉDIÉVALE**  
**(Arte et bellezza nell'estetica medievale)**

d'Umberto Eco.  
Traduit de l'italien par Maurice Javoin.  
Grasset, 298 p., 135 F.

Il est habituel de parler d'« *art contemporain* », de « *sensibilité romantique* » ou de « *goût néoclassique* ». Pour bien des époques, l'existence d'une esthétique, d'une idée du beau autonome ne pose aucun problème. Il n'en va pas de même pour la période médiévale, dont Umberto Eco propose ici le survol. Entre les soubresauts millénaristes et une vision du monde exclusivement orientée vers le sacré, l'idée d'un goût, détaché, pour les belles choses paraît ne pas pouvoir trouver sa place. De fait, comme le rappelle Eco, les condamnations rigoristes du plaisir esthétique prononcées par les ascètes et les mystiques ne manquent pas. Un exemple parmi tant d'autres : saint Bernard dit récuser le plaisir que lui inspirent les formes monstrueuses sculptées sur les chapiteaux. Mais ce faisant, il atteste ce plaisir.

C'est que, dans cette vision religieuse du monde, l'esthétique joue un rôle-clé dans la lutte contre l'hérésie. Contre le gnosticisme, hydré dont la tête renaît sans cesse d'un bout de l'ère médiévale à l'autre bout, qui prétend faire de l'ici-bas un univers déserté de Dieu et livré tout entier au mal ; contre le dualisme manichéen, qui ne pouvait que renforcer le sentiment de précarité et d'insécurité de ces siècles de fer, il fallait pouvoir mettre en pleine lumière la présence de Dieu dans le monde sublunaire, peindre celui-ci sous les traits d'une réalité ordonnée, et du même coup belle à contempler. Jusque dans ses aspects les plus effrayants, la nature devient l'abécé-

daire par lequel le Créateur explique l'ordre du monde. Et plus le symbole est incongru, plus il devient stimulant pour l'exégète.

C'est auprès des théologiens qui forment l'entourage de Charlemagne qu'Umberto Eco décèle les premières traces d'une prise en considération des arts et du beau, dans les *Libri Carolini* attribués à un certain Théodulf d'Orléans. Mais, loin de s'arrêter à la constatation de l'existence d'une préoccupation esthétique au Moyen Age, il entend démontrer que ces philosophes ont aussi élaboré une véritable théorie du beau. Ressuscitant une forme en apparence surannée de l'essai, le « *précis* », Eco entend une époustouflante traversée des œuvres médiévales d'expression latine. Donner à relire Suger, saint Bernard, Duns Scott et tant d'autres, voilà un des grands plaisirs de ce texte.

### AUDACE

Compilateur, Umberto Eco l'est, certes, ici. De ses premières amours théoriques : de sa propre étude de 1956 consacrée à l'esthétique chez saint Thomas d'Aquin, et d'une première version de l'ouvrage, parue chez l'éditeur Marzatti en 1959, retravaillée et republiée en anglais en 1986, par Yale University Press. Mais la compilation n'empêche pas l'audace. Ce livre est plein de passerelles jetées, comme par défi, entre le Moyen Age et les « modernes ». Les « *sommes* » médiévales sont comparées à des « *cerveaux électroniques* ». A propos de la notion de *claritas*, lumière et splendeur, Umberto Eco parle de la « *radio-activité* » du beau. Et prenant à contre-pied la traditionnelle vision de la société du Moyen Age comme essentiellement hiérarchique, il évoque à la suite de l'allemand Hauser l'intempestif « *libéralisme* » médiéval : « *La hiérarchie métaphysique établie entre les choses continue, bien sûr,*

*d'être le reflet d'une société articulée en castes*, écrit Hauser cité par Eco. *Mais le libéralisme de l'époque se manifeste déjà dans le fait que même le degré le plus bas de l'être est considéré comme irremplaçable dans sa nature spécifique* ».

En revanche, Eco souligne à quel point l'esthétique médiévale ignore notre conception de l'art comme force créatrice. Pas plus qu'elle ne distingue le beau de l'utile. Par cette « *humilité ontologique* », observe-t-il néanmoins, les théoriciens du Moyen Age se trouvent plus proches de l'expérience. En outre, et paradoxalement, c'est l'adaptation du beau à sa fonction qui permet au Moyen Age de savoir tirer un plaisir subtil, non, certes, de la « *beauté du Diable* », du romantisme noir, mais de la contemplation des gargouilles et des grotesques : « *On dira de l'image du Diable, écrit par exemple saint Bonaventure, qu'elle est belle quand elle représente bien la laideur du Diable, et que par conséquent elle est laide* ». Si le Moyen Age, enfin, aime les couleurs bien tranchées, aussi bien dans la poésie que dans la peinture (l'herbe y est verte, le sang rouge, les draps blancs), jamais son sens esthétique, qui culmine dans la proportion, ne se cantonne à une « *simple fête du sensible* ». La connaissance reste le bien suprême de ces intellectuels pour qui la beauté est avant tout beauté intelligible. Tel est, selon Eco, le legs de l'aristocratie propre à la société féodale, de même que l'oligarchie de la société grecque avait dévalorisé la technique, l'artisan et l'artiste que la Renaissance puis les « Modernes » finiront par porter au pinacle. Il n'en reste pas moins que le beau était là, même sous la robe de bure anonyme du didactisme monacal, bien avant la Renaissance. Et bien après Athènes.

Nicolas Weill

## Les nœuds du cinéma et de l'histoire

*Deux textes de Jean-Louis Comolli et Jacques Rancière remettent en question l'idée de l'écran-reflet, pour de plus fécondes approches*

### ARRÊT SUR HISTOIRE

de Jean-Louis Comolli et Jacques Rancière.  
Ed. du Centre Georges-Pompidou, coll. « *Supplémentaires* », 96 p., 100 F.

La mode veut que beaucoup de bons esprits – voire certains des meilleurs – s'en aillent désormais répétant qu'il n'y a plus aujourd'hui de pensée critique du cinéma. Le petit livre publié à la suite de la remarquable programmation *Filmer l'histoire*, présentée au Centre Pompidou en contrepoint à la grande exposition « *Face à l'histoire* » (*Le Monde* du 23 janvier), apporte à cette affirmation un brillantissime démenti.

*Arrêt sur histoire* réunit deux textes, l'un d'un cinéaste, Jean-Louis Comolli, l'autre d'un philosophe, Jacques Rancière. L'un et l'autre auraient été refusés par un prof ou un rédacteur en chef, au motif qu'en apparence ils ne « *traitent pas le sujet* » du cinéma face à l'histoire. On n'y trouvera en effet nul passage en revue des grands films au regard des grands événements, nulle chronologie, nulle notice descriptive. C'est qu'en empruntant deux voies différentes, les auteurs ne cherchent ni l'un ni l'autre un affichage érudit ni un *best of* consensuel, mais revendiquent un véritable exercice de la pensée, où est posée très clairement leur défiance envers l'idéologie du cinéma comme reflet de la réalité. Défiance qui justifie leurs parti pris d'une approche détournée du rapport du cinéma à l'histoire.

Critique et cinéaste, Comolli se livre dans son texte intitulé « *Le miroir à deux faces* » à un acte philosophique, plus exactement ontologique. C'est en effet la nature même du cinéma qu'il réfléchit, en définissant le statut de ce qui est filmé et le statut de celui

qui filme selon une approche particulière – différente mais non contradictoire de celle d'André Bazin dans *Qu'est-ce que le cinéma ?* Plutôt que la relation entre enregistrement et création, Comolli prend en effet pour enjeu central la place que la mise en scène réserve (ou non) au spectateur.

Dans cet esprit, il remet sur ses pieds la vieille question de l'illusion cinématographique, ou si on préfère du réalisme de la caméra, pour montrer comment « *partageant le secret des miroirs, le cinéma s'évertue à nous faire croire qu'il reflète ce qui est, alors qu'il fait bien mieux (ou bien pire) : il fabrique ce qui sera* ». Dispositif dialectique et non mécanique de compréhension du monde, et « *forme* » par laquelle la réalité historique du siècle advient, le cinéma devient ainsi référence pour une compréhension des événements d'une manière infiniment plus riche que comme simple témoin événementiel. Appliquant sa démarche au cinéma militant (un domaine qu'il connaît bien) avant de le généraliser, Jean-Louis Comolli repose la question de la place de l'auteur et remet à sa juste place (centrale) la fonction du temps pour définir l'existence d'un certain régime de vérité, efficace et nécessaire dans la mesure où il ne se confond par avec d'autres.

Philosophe, Jacques Rancière est sans doute celui qui (au moins depuis la disparition de Deleuze) produit la pensée la plus pertinente et la plus attentive sur le cinéma. Dans son texte « *L'inouvable* », il interroge le domaine de « *l'histoire* » en récusant la distinction qu'instaure la majuscule pour prendre en compte le cinéma « *qui raconte des histoires* » et son inscription dans les deux lignées auxquelles le mot renvoie : l'histoire et le mythe. A partir d'une comparaison avec la

figuration picturale (en particulier la « *peinture d'histoire* »), il montre le sens politique des possibilités d'accès de certaines figures à l'image, voire à la cohabitation sur un pied d'égalité dans l'image, que va permettre le grand écran.

Rancière montre comment le cinéma et le renouvellement de la science historique sont contemporains, et quels échanges deviennent possibles grâce à ce double processus. Lui aussi interroge le film de propagande, et au-delà l'ensemble des films « *instrumentalisés* » (au service de l'idéologie de la distraction comme des idéologies explicitement politiques). Il soumet à la pensée critique le statut de ceux qui sont montrés et qu'on fait parler vis-à-vis de celui (le cinéaste ou ses commanditaires) qui montre et fait parler. Pour mettre en évidence ce qui, dans le mécanisme même de la représentation, résiste au « *message* », le contourne ou le subvertit.

Pour là il revient sur le thème de « *l'inmontrable* », apparu en parallèle de celui de « *l'indicible* », après Auschwitz. Rappelant que c'est le travail même de l'art, et en particulier du cinéma, « *de donner à voir l'invisible* », Rancière réfute les discours qui incitent à se dérober face à l'horreur extrême, affirmant au contraire que l'art seul peut en rendre compte. « *Montrer l'anéantissement, comme Claude Lanzmann le fait dans Shoah, implique que l'on conjoigne une thèse sur l'histoire à une thèse sur l'art* », et ainsi que puisse « *se construire la visibilité de l'espace* » où l'inhumain devient perceptible. Ou, pour paraphraser et contredire à la fois Wittgenstein : ce qui ne peut se dire, il faut le mettre en scène. Affirmation féconde, courageuse, et d'une actualité hélas renouvelée.

Jean-Michel Frodon

# L'Afghanistan, d'une guerre à l'autre

Depuis le coup d'Etat communiste de 1978, l'histoire de ce pays est indissociable des conflits qui s'y sont succédé. Assem Akram démêle les enjeux d'une tragédie un peu trop occultée

**HISTOIRE DE LA GUERRE D'AFGHANISTAN**  
d'Assem Akram.  
Ed. Baland, 636 p., 240 F.

La guerre ? Guerres, plutôt : enchaînement halluciné de combats dont le titre officiel saute d'une décennie à l'autre mais dont les acteurs restent cruellement les mêmes et l'enjeu farouchement identique : contrôler Kaboul et, par là, peser sur la stratégie, l'économie et les destins entrecroisés de l'Asie centrale et méridionale. Au moment où son pays achève probablement de se suicider dans son interminable conflit civil, religieux et ethnique, un jeune chercheur afghan publie, en fort bon français, l'étude sans doute la plus complète à ce jour sur les désastres qui engloutissent sa patrie depuis le coup d'Etat communiste de Kaboul en 1978. Le lecteur y déchiffre, grâce à un découpage soigné et clair, la sanglante décennie d'occupation militaire soviétique qui s'ensuivit, mais aussi les déchirements mortels entre factions jusqu'à nos jours où Russes, Ouzbeks, Iraniens, Pakistanais, Saoudiens et Américains continuent de pousser leurs pions. L'auteur posait juste sa plume quand les *Talebân* ou « séminaristes » islamistes, appuyés par le Pakistan – les plus obscurantistes et idéologiquement prétentieuses de toutes les milices armées afghanes depuis vingt ans – entraînèrent victorieux dans les ruines grisâtres de Kaboul, le 27 septembre 1996. A temps pour les intégrer dans sa chronologie et transformer ainsi son livre en somme aboutie de la tragédie afghane.

Drame injustement oublié ? L'Afghanistan fut bien le tombeau militaire de l'empire soviétique. Son bain de sang éclabousse encore une bonne partie de la planète : des « Afghantsys » de Moscou aux « Afghans » algériens, comme le rappelle utilement l'auteur. Sa chronique très documentée relève, dès



Combattants de l'armée de Massoud, le Lion du Pandjshêr « détrôné » par les Talebân en 1996

lors, de la grande Histoire : celle dont l'étude s'impose absolument. Le retrait russe de 1989 rejette à tort cette région dans les ténèbres médiatiques. La préface lucide de Jean-François Deniau évoque cette partie du globe « qui est l'une des clés de l'équilibre mondial », tandis que la postface géopolitique, tout aussi fine, de François Thual, souligne combien, « aujourd'hui, les guerres afghanes s'articulent sur un des grands défis de cette fin de XX<sup>e</sup> siècle – le désenclavement de l'Asie centrale ». Mais, à propos d'une bataille perdue par la Résistance en 1989, Deniau ne cache pas les raisons profondes qui détournent désormais l'opinion occidentale des tueries de Kaboul : perplexité effarée, pour ne pas dire franche répugnance, devant le spectacle de « tous les démons de l'Af-

ghanistan : division des chefs qui préfèrent une défaite plutôt que la victoire d'un rival, incapacité d'offrir une solution politique aux cadres de bonne foi de l'ancien régime, rôle terroriste des volontaires arabes ».

Le livre d'Assem Akram aide à dissiper la perplexité. Pour mieux dresser le bilan de sa catastrophe nationale, voire mieux chérir par là son pays à l'agonie, l'auteur, pourtant ancien résistant, s'impose une rigoureuse discipline d'historien impartial, à l'exigence toute scientifique : sans jamais se départir d'un ton de tristesse équitable et désabusée vis-à-vis de tous les dirigeants afghans sans exception aucune, des communistes aux militants musulmans. Il inspire confiance – et sans être exhaustif (qui pourrait l'être ?) embrasse fort large. De Kaboul à Moscou et à Washington en passant

par Islamabad, Riyad et Téhéran, il campe les grands enjeux politiques, éclaire les options des divers ministères de la défense, perçoit les manœuvres de chancellerie et les intrigues de palais, et précise les organigrammes des factions afghanes rivales en nous fournissant les listes, précieuses, de leur personnel : mine de données pour les historiens à venir. Surtout, Akram ose dire l'indicible (contrairement, soulignons-le, à certaines organisations humanitaires françaises qui choisissent délibérément de le taire) : les atrocités commises non seulement par les Soviétiques en leur temps, mais encore par tels groupes de *modjâhedîn*. Et malgré les pieuses dénégations des factions, il ne se voile jamais la face.

Michael Barry

# Au chevet du Tibet

Dolkar Khangkar relate son parcours d'exilée et de médecin en lutte pour sauvegarder sa culture

**MÉDECIN DU TOIT DU MONDE**  
de Dolkar Khangkar  
et Marie-José Lamothe.  
Ed. du Rocher, 248 p., 129 F.

Les Tibétains redoutent le pire : l'extinction de leur civilisation millénaire par l'érosion sournoise de leur culture. Les Chinois ont décidé de porter un coup fatal et irréversible aux seigneurs du pays des neiges. L'heure de la conquête militaire arrivant à son terme, la destruction de l'identité tibétaine prend le relais.

Le docteur Dolkar Khangkar appartient à la deuxième génération de Tibétains en exil depuis l'occupation de leur pays dans les années 50. Elle incarne le quatorzième maillon de la « chaîne ininterrompue de thérapeutes et d'astrologues, la lignée de la famille Khangkar ». Peu de temps après sa naissance, Tséwang Dolkar est arrachée à la terre de ses ancêtres, attachée sur le dos de sa mère, lorsque celle-ci s'enfuit avec la grand-mère sur les traces du dalaï-lama. Le sort de cette fillette ressemble tristement à celui des autres réfugiés. Ayant tout perdu, l'urgence est de survivre. L'afflux incessant et non prévu des exilés rend les conditions difficilement gérables dans les premières années de l'exode. Les familles sont séparées. Le gouvernement indien envoie les adultes dans les montagnes pour la construction de routes, tandis que les enfants sont placés dans des « pensionnats » de fortune.

Tséwang Dolkar Khangkar sépare son ouvrage en deux parties. Dans la première, la plus importante, elle retrace sa biographie. Elle raconte l'école de la vie, de la survie. Sans complaisance, sans chercher d'excuses ou à solliciter la pitié, elle parle de la violence, des rapports de pouvoir entre enfants, entre adultes. Son refuge, elle le trouve auprès des personnes indi-

gentes, des plus pauvres parmi les malheureux, des vieillards, des moribonds. L'injustice humaine la rend combative. « L'enfer était illustré par la vie que menaient ceux que je voulais soulager. » Un vieux moine, Gueshé La, son ami et protecteur, prédit qu'elle sera à dix-huit ans un grand médecin. Elle a alors quatre ou cinq ans. L'univers médical du docteur Dolkar Khangkar est dévoilé dans la deuxième partie de l'ouvrage. Les « nous » « on » supplantent le « je » initial. Son apprentissage commence lors de ses excursions en montagne avec son père et sa sœur, à la recherche des simples et auprès de sa mère, médecin du dalaï-lama.

Les explications sur les remèdes, la cueillette et le traitement des plantes, la médecine et la vie ne composent pas un livre de recettes. Sa foi en la médecine tibétaine, de naïveté enfantine se transforme en une véritable mission qu'elle traite avec ferveur. Une envie d'expliquer, de faire partager sa passion, ses doutes, ses joies, ses déceptions. Un courage avant tout pour une œuvre humaine basée sur une foi ancestrale, un besoin de transmettre un message.

Au fil des années, Tséwang Dolkar prend conscience de la puissance et de la vulnérabilité de ce savoir immémorial. La société tibétaine s'adapte et évolue au contact des pays d'accueil. Tséwang Dolkar, actrice de ce changement exogène, lutte par sa pratique pour la sauvegarde de la médecine traditionnelle tibétaine. La force de ce témoignage demeure dans ce cri de détresse du docteur Dolkar : « De grâce, ne nous mettez pas déjà au musée, nous les Tibétains ! », et dans la finesse de perception de Marie-José Lamothe qui, par sa connaissance du Tibet classique et contemporain, a su transmettre ce message passionnant et émouvant.

Marie-Florence Bennes

# Ces agents de l'ombre

Deux ouvrages ouvrent les portes d'un univers complexe : les services de renseignement

**ENCYCLOPÉDIE DU RENSEIGNEMENT ET DES SERVICES SECRETS**  
de Jacques Baud.  
Ed. Lavauzelle, 524 p., 190 F.

**HISTOIRE DE L'ESPIONNAGE MONDIAL**  
de Genovefa Etienne et Claude Moniquet.  
Ed. du Félin, 446 p., 145 F.

Le pari est gagné. Pour la première fois, un officier suisse, expert à l'ONU, publie une *Encyclopédie du renseignement et des services secrets* qui décrit un univers singulièrement obscur et complexe, voire retors. L'ouvrage de Jacques Baud se veut pédagogique et il y réussit. Il n'est ni anecdotique, ni ennuyeux, ni complaisant, et il refuse tout romanesque. Rien de futile, donc, ni de convenu dans cette chronique détaillée, précise, rigoureuse, quasi clinique d'un monde qui se refuse, en règle générale, à tout examen non complexe.

Le lecteur a le sentiment d'avoir accès au Bottin international du renseignement et de vivre de l'intérieur, en direct, le quotidien d'un service secret voué à la recherche extérieure d'informations dissimulées, comme c'est la tâche de la DGSE française par exemple, ou, comme c'est le rôle de la DST française, au contre-espionnage offensif et défensif.

Aucun des grands Etats, dont les services spéciaux nationaux prolongent en souterrain l'action ouverte des diplomates, n'est oublié. C'est un foisonnement d'agences et de techniques que l'*Encyclopédie* de M. Baud met sur la place publique. Pour autant, le sérieux de cette documentation n'est pas un handicap pour une lecture qui se voudrait plus cursive ou fragmentaire.

Suprême coquetterie de l'auteur : les noms de la plupart des principaux responsables, actuels

ou passés, de ces grands services apparaissent au fil des organigrammes. Y compris pour certains d'entre eux qui, comme en Grande-Bretagne ou en Russie par exemple, ont longtemps été protégés par le secret-défense. Décidément, Jacques Baud ne veut épargner personne.

On retrouve ce même souci pédagogique dans l'*Histoire de l'espionnage mondial*, de Genovefa Etienne et Claude Moniquet. De l'Antiquité à la restructuration du renseignement ex-soviétique défilent les hommes ou les femmes d'une profession dont les ambitions, sinon les capacités ont, de siècle en siècle, beaucoup évolué. De strictement militaire, l'objet de l'espionnage est devenu d'avantage tous azimuts : technico-scientifique, industriel, financier, économique, politique en un mot, parce que les menaces se sont diversifiées et démultipliées à la fois. Le livre, qui est construit comme un manuel d'histoire, sans en avoir aucunement les lourdeurs scolaires, accumule les faits bruts et les relate avec un sens appliqué de la mise en scène, y compris dans sa présentation graphique.

L'ouvrage de Genovefa Etienne et Claude Moniquet se distingue notamment par ses biographies d'agents du XX<sup>e</sup> siècle, sous toutes latitudes, qu'ils soient les héros d'exploits avérés ou les acteurs de « bavures » reconnues. Envers les uns comme envers les autres, peu de complaisances à chaque fois. Et c'est bien ainsi. Le monde de l'espionnage a ceci de particulier qu'il s'enveloppe volontiers de mystères qui découragent le chercheur le mieux intentionné. Le travail a posteriori de l'historien permet de resituer les institutions et les hommes de l'ombre et, de ce point de vue, l'*Histoire de l'espionnage mondial* y réussit en attendant – on peut toujours rêver – que les archives officielles parlent un jour.

Jacques Isnard

**PHILBY PÈRE ET FILS, LA TRAHISON DANS LE SANG D'Anthony Cave Brown.**  
Traduit de l'anglais par Philippe Perier, éd. Pygmalion, Gérard Watelet, 692 p., 189 F.

Philby, vedette du contre-espionnage britannique et espion au service de l'URSS depuis le début des années 30, découvert en 1963 et réfugié à Moscou jusqu'à sa mort vingt-cinq ans plus tard, est l'agent de renseignement le plus médiatisé du siècle. Avant lui, l'espion était généralement un personnage de cape et d'épée. La défection de « Kim » a fait basculer l'espionnage de la littérature de gare à la littérature tout court : la « taupe » est un personnage tragique. Ian Fleming a

céde la place à John Le Carré et à ses sombres héros à la recherche de leurs traîtres familiaux.

Anthony Cave Brown s'est fait connaître par la rapidité, jugée excessive par les historiens du métier, avec laquelle, pour une histoire de *La Guerre secrète*, il dévora et utilisa les archives anglaises et américaines à peine ouvertes. Sur le chef de file des « taupes » de bonne famille converti au marxisme-léninisme et à l'espionnage prosoviétique à l'université de Cambridge, il utilise tout ce qui a été dit ou écrit et, pour faire bon poids, ajoute à la biographie du fils celle, presque aussi surprenante, du père.

Adversaire de Lawrence en matière de politique arabe, cet ancien fonctionnaire anglais des Indes, explorateur célèbre, converti à l'islam, devenu le conseiller d'Ibn

Seoud, le poussa à concéder ses immenses ressources pétrolières à la firme américaine Standard Oil of California. Loyauté à l'égard du fondateur de l'Arabie moderne, hostilité à l'égard d'une Grande-Bretagne impériale dont, paradoxalement, il ne cessa de rechercher les honneurs ? Provocant, avide de jouer un rôle, insupportable en privé comme en public, St. John Philby était trop indépendant et trop bruyant pour être une taupe.

Le fils, lui, est pris en main dès Cambridge par Moscou, qui tentera un grand coup : faire de lui le chef des services secrets britanniques. Il s'en faudra d'assez peu qu'il y parvienne. Pourtant, le parcours de Philby est semé d'avertissements fort visibles. Staliniens avérés, époux en premières nocces d'une agente

du Komintern, puis, sur l'ordre de Moscou, ouvertement pro-nazi, journaliste décoré par Franco pendant la guerre d'Espagne, sujet à des crises d'éthylisme, il est apparemment le dernier à qui confier un rôle même mineur dans le contre-espionnage, encore moins celui d'intoxiquer « l'adversaire potentiel ». Mais il appartient à cette haute société anglaise pour qui l'excentricité est une vertu.

Philby disparaîtra un jour pour réparaître à Moscou, honoré et surveillé jusqu'à sa mort. Dans les souterrains à plusieurs issues où il le promène longuement, Cave Brown exige de son lecteur presque autant d'agilité intellectuelle qu'il en fallut à Kim pour mener sa double vie. Mais le personnage en vaut la peine.

Jean Planchais

# Les Philby, « taupes » de père en fils

Anthony Cave Brown propose une somme sur l'espion le plus médiatisé du siècle et sur son père, qui livra le pétrole saoudien aux Américains

# Ces agents de l'ombre

Deux ouvrages ouvrent les portes d'un univers complexe : les services de renseignement

**ENCYCLOPÉDIE DU RENSEIGNEMENT ET DES SERVICES SECRETS**  
de Jacques Baud.  
Ed. Lavauzelle, 524 p., 190 F.

**HISTOIRE DE L'ESPIONNAGE MONDIAL**  
de Genovefa Etienne et Claude Moniquet.  
Ed. du Félin, 446 p., 145 F.

Le pari est gagné. Pour la première fois, un officier suisse, expert à l'ONU, publie une *Encyclopédie du renseignement et des services secrets* qui décrit un univers singulièrement obscur et complexe, voire retors. L'ouvrage de Jacques Baud se veut pédagogique et il y réussit. Il n'est ni anecdotique, ni ennuyeux, ni complaisant, et il refuse tout romanesque. Rien de futile, donc, ni de convenu dans cette chronique détaillée, précise, rigoureuse, quasi clinique d'un monde qui se refuse, en règle générale, à tout examen non complexe.

Le lecteur a le sentiment d'avoir accès au Bottin international du renseignement et de vivre de l'intérieur, en direct, le quotidien d'un service secret voué à la recherche extérieure d'informations dissimulées, comme c'est la tâche de la DGSE française par exemple, ou, comme c'est le rôle de la DST française, au contre-espionnage offensif et défensif.

Aucun des grands Etats, dont les services spéciaux nationaux prolongent en souterrain l'action ouverte des diplomates, n'est oublié. C'est un foisonnement d'agences et de techniques que l'*Encyclopédie* de M. Baud met sur la place publique. Pour autant, le sérieux de cette documentation n'est pas un handicap pour une lecture qui se voudrait plus cursive ou fragmentaire.

Suprême coquetterie de l'auteur : les noms de la plupart des principaux responsables, actuels

ou passés, de ces grands services apparaissent au fil des organigrammes. Y compris pour certains d'entre eux qui, comme en Grande-Bretagne ou en Russie par exemple, ont longtemps été protégés par le secret-défense. Décidément, Jacques Baud ne veut épargner personne.

On retrouve ce même souci pédagogique dans l'*Histoire de l'espionnage mondial*, de Genovefa Etienne et Claude Moniquet. De l'Antiquité à la restructuration du renseignement ex-soviétique défilent les hommes ou les femmes d'une profession dont les ambitions, sinon les capacités ont, de siècle en siècle, beaucoup évolué. De strictement militaire, l'objet de l'espionnage est devenu d'avantage tous azimuts : technico-scientifique, industriel, financier, économique, politique en un mot, parce que les menaces se sont diversifiées et démultipliées à la fois. Le livre, qui est construit comme un manuel d'histoire, sans en avoir aucunement les lourdeurs scolaires, accumule les faits bruts et les relate avec un sens appliqué de la mise en scène, y compris dans sa présentation graphique.

L'ouvrage de Genovefa Etienne et Claude Moniquet se distingue notamment par ses biographies d'agents du XX<sup>e</sup> siècle, sous toutes latitudes, qu'ils soient les héros d'exploits avérés ou les acteurs de « bavures » reconnues. Envers les uns comme envers les autres, peu de complaisances à chaque fois. Et c'est bien ainsi. Le monde de l'espionnage a ceci de particulier qu'il s'enveloppe volontiers de mystères qui découragent le chercheur le mieux intentionné. Le travail a posteriori de l'historien permet de resituer les institutions et les hommes de l'ombre et, de ce point de vue, l'*Histoire de l'espionnage mondial* y réussit en attendant – on peut toujours rêver – que les archives officielles parlent un jour.

Jacques Isnard

**PHILBY PÈRE ET FILS, LA TRAHISON DANS LE SANG D'Anthony Cave Brown.**  
Traduit de l'anglais par Philippe Perier, éd. Pygmalion, Gérard Watelet, 692 p., 189 F.

Philby, vedette du contre-espionnage britannique et espion au service de l'URSS depuis le début des années 30, découvert en 1963 et réfugié à Moscou jusqu'à sa mort vingt-cinq ans plus tard, est l'agent de renseignement le plus médiatisé du siècle. Avant lui, l'espion était généralement un personnage de cape et d'épée. La défection de « Kim » a fait basculer l'espionnage de la littérature de gare à la littérature tout court : la « taupe » est un personnage tragique. Ian Fleming a

céde la place à John Le Carré et à ses sombres héros à la recherche de leurs traîtres familiaux.

Anthony Cave Brown s'est fait connaître par la rapidité, jugée excessive par les historiens du métier, avec laquelle, pour une histoire de *La Guerre secrète*, il dévora et utilisa les archives anglaises et américaines à peine ouvertes. Sur le chef de file des « taupes » de bonne famille converti au marxisme-léninisme et à l'espionnage prosoviétique à l'université de Cambridge, il utilise tout ce qui a été dit ou écrit et, pour faire bon poids, ajoute à la biographie du fils celle, presque aussi surprenante, du père.

Adversaire de Lawrence en matière de politique arabe, cet ancien fonctionnaire anglais des Indes, explorateur célèbre, converti à l'islam, devenu le conseiller d'Ibn

Seoud, le poussa à concéder ses immenses ressources pétrolières à la firme américaine Standard Oil of California. Loyauté à l'égard du fondateur de l'Arabie moderne, hostilité à l'égard d'une Grande-Bretagne impériale dont, paradoxalement, il ne cessa de rechercher les honneurs ? Provocant, avide de jouer un rôle, insupportable en privé comme en public, St. John Philby était trop indépendant et trop bruyant pour être une taupe.

Le fils, lui, est pris en main dès Cambridge par Moscou, qui tentera un grand coup : faire de lui le chef des services secrets britanniques. Il s'en faudra d'assez peu qu'il y parvienne. Pourtant, le parcours de Philby est semé d'avertissements fort visibles. Staliniens avérés, époux en premières nocces d'une agente

du Komintern, puis, sur l'ordre de Moscou, ouvertement pro-nazi, journaliste décoré par Franco pendant la guerre d'Espagne, sujet à des crises d'éthylisme, il est apparemment le dernier à qui confier un rôle même mineur dans le contre-espionnage, encore moins celui d'intoxiquer « l'adversaire potentiel ». Mais il appartient à cette haute société anglaise pour qui l'excentricité est une vertu.

Philby disparaîtra un jour pour réparaître à Moscou, honoré et surveillé jusqu'à sa mort. Dans les souterrains à plusieurs issues où il le promène longuement, Cave Brown exige de son lecteur presque autant d'agilité intellectuelle qu'il en fallut à Kim pour mener sa double vie. Mais le personnage en vaut la peine.

Jean Planchais

**PAGE**  
N°45 • AVRIL - MAI 1997

**romans d'Espagne**

CHEZ VOTRE LIBRAIRE CLÉ OU PAR ABONNEMENT  
PAGE, 13, RUE DE NESLE 75006 PARIS

**Littérature et politique**

Deux siècles de vie politique à travers les œuvres littéraires

**Michel Mopin**, Préface de Robert Badinter

- Un livre qui mériterait qu'on lui consacre une émission entière  
**Bernard Pivot** Bouillon de culture
- Un passionnant florilège  
**Gérard Courtois** Le Monde
- Un excellent outil de travail  
**Didier Jacob** Le Nouvel Observateur

342 pages, 145 F

La Documentation française : 29-31, quai Voltaire 75344 Paris cedex 07  
Téléphone 01 40 15 70 00 Télécopie 01 40 15 72 30  
3615 ou 3616 la doc -- http://www.ladocfrancaise.gouv.fr

La documentation Française

## L'EDITION FRANÇAISE

● **Godard renonce à adapter *Truismes*.** Jean-Luc Godard, qui avait pris une option sur les droits cinématographiques du roman best-seller de Marie Darrieussecq, *Truismes* (POL), déclare dans un entretien au magazine *Lire* du mois de mai avoir « *essayé de le revendre à d'autres, mais ça n'intéressait personne* ». « *Dommage, poursuit-il, que Marie Darrieussecq ne soit pas une cinéaste. Son idée était originale. Elle aurait dû en faire un film plutôt qu'un roman. (...) Peut-être qu'il faudrait en faire une pièce de théâtre. Ou une fable. J'ai quelques vagues idées de forme, de mouvement, de moments de scène. C'est trop particulier. A la réflexion, il vaudrait peut-être mieux en faire un dessin animé.* » A moins que *Truismes* soit inadaptable ? « *Finalement, c'est peut-être la preuve que c'est un bon livre.* »

● **Premier public de la BNF.** En quatre mois, depuis l'ouverture de la bibliothèque du rez-de-jardin destinée au grand public, la Bibliothèque François-Mitterrand à Tolbiac a accueilli environ 180 000 visiteurs, selon une estimation établie par la Bibliothèque nationale de France. Jean-Pierre Angrémy, président de la BNF, a précisé dans un communiqué qu'au 27 avril ont été délivrés « 88 625 tickets valables pour une entrée ponctuelle et 13 695 cartes annuelles (valables pour un nombre illimité d'entrées). La BNF estime que les acheteurs de la carte annuelle l'ont utilisée au moins une fois par semaine, ce qui aboutit à ce chiffre ». La BNF souligne également que le nombre de lecteurs titulaires d'une carte annuelle pour le nouveau site est « très supérieur » à celui des lecteurs titulaires d'une carte de lecture annuelle pour la bibliothèque de recherche de la rue de Richelieu (8 000 environ).

● **Vigny et la Corse.** A l'occasion du bicentenaire d'Alfred de Vigny (né le 27 mars 1797), les éditions Marzocchi, à Bastia, éditent un opuscule écrit par le poète en 1830 : *La Corse, essai d'histoire*, une petite histoire de la Corse et de sa situation au XVIII<sup>e</sup> siècle (Ed. Marzocchi, 2, rue Conventionnel-Salicy, 20200 Bastia. Tél. : 04-95-34-02-95).

● **Prix littéraires.** Le prix de l'Écrit Intime (parrainé par France Loisirs) a été décerné à Louis-René des Forêts pour *Ostinato* (Mercure de France) ; le Grand Prix du livre politique à Jean-François Revel pour ses mémoires, *Le Voleur dans la maison vide* (Plon) ; les prix Pier Paolo Pasolini à l'écrivain, cinéaste et peintre belge Hugo Claus, au cinéaste américain Jonas Mekas, et à l'écrivain japonais Yasutaka Tsutsui ; le prix franco-européen à *Un hiver en Provence* d'Isaac Lewendel (L'Aube) ; le prix européen de l'Histoire à Peter Wagner pour *Liberté et discipline* (Métailié) ; le prix pour l'Entente européenne de la Foire du livre de Leipzig, attribué par l'Union des libraires allemands, à Antonin Liehm pour la revue *Lettre internationale* dont il est le fondateur ; le prix Méditerranée français à Jean-Christophe Rufin pour son premier roman, *L'Abyssin* (Gallimard), et le prix Méditerranée étranger à Besnik Mustafaj, ambassadeur d'Albanie en France, pour *Les Tambours de papier* (Actes Sud).

## La question de la littérature, du frère et des taureaux

En racontant *Nimeño II – seul torero français à s'être imposé tant en Espagne qu'en Amérique – son aîné cherche à saisir le sens de son suicide, de cette mort qu'il rencontra d'abord dans l'arène. De comprendre ce désir de toréer*

On n'aurait pas dû. Dans les nuits vides de la Plachote, après la rue Passemillon, on mait des corridas : le gros faisait le cheval, les filles, un public plus ou moins en mantille, l'un de nous jouait des pasos à l'harmonica. Sauf à être du métier, on ne peut regarder un proche quand il toré. C'est trop dur.

Le 25 novembre 1991, Christian Montcouquiol, trente-sept ans, s'est donné la mort dans son garage à Caveirac, dans le Gard. Il voulait être torero et le fut. Il est le torero d'origine française qui s'est le mieux imposé, en Espagne comme en Amérique, dans les plus grands cartels. Deux ans plus tôt, à Arles, le 10 septembre 1989, un taureau de Miura redoutablement armé, qu'il venait de prendre avec sérieux, l'a soulevé comme un pantin, expédié dans les airs avant qu'il ne retombe sur la nuque, les vertèbres en miettes, sauvé personne n'a jamais su comment de la mort : il l'a assez regretté, avant d'en finir. C'est tout.

« *Christian est mort à trente-sept ans, comme notre père. Et je cherche maintenant un sens à ma vie dans le souvenir de ces deux jeunes morts.* » Christian Montcouquiol, dont il est question dans cette phrase de son frère aîné Alain, qui fut aussi son « apoderado » (impresario, homme de confiance), portait un surnom de torero : Nimeño II. Le premier des Nimeño, c'est Alain, l'auteur du livre *Recouvre-le de lumière* (1).

Montcouquiol n'est pas écrivain. Il y a pourtant plus de personnages et d'histoires dans son livre que dans les romans. Cette femme par exemple, Concha, qui le loge et le nourrit à Madrid, lorsqu'il veut être lui-même torero, dont il surprend, il en est contré, le secret : « *Dans un verre d'eau, elle trempait des morceaux de coton de bout des doigts pour en modeler de petites dents trop blanches avec quoi elle bouchait le vide de deux incisives qui lui manquaient.* » Le Douglas Sirk de Pylons aurait su l'entendre. Le plus grand des toreros français, son petit frère, est mort à trente-sept ans d'un taureau de Miura. Pas de la corne directement, mais de ne plus pouvoir toréer : cette première mort. Il s'est donné la mort que le taureau lui avait prêtée.

## UNE HISTOIRE DE GOSSE

Au Mexique, où Nimeño fut un dieu – ni français, ni espagnol, ni aztèque mais vraiment torero –, un vieil Indien avait dit à l'aîné, une nuit de blessure, une nuit d'intervention chirurgicale, une de ces nuits d'insomnie, d'anesthésie et de cigarettes où l'on voudrait ne s'être jamais fait torero, n'avoir jamais poussé son frère à le faire, qui s'y est bien poussé tout seul, une de ces nuits où l'on voudrait dénaître, une de ces nuits d'éclairs où c'est l'intérieur du corps qui tremble, les viscères, les os, la carcasse, le vieil Indien qui savait le remède avait glissé à Alain : « *Pense fort à lui, recouvre-le de lumière.* » Voilà le titre,

l'aventure. Dès qu'il s'agit des taureaux, tout prend un air de bêtise et d'enfer.

Ce que raconte Montcouquiol, avec des mots de tous les jours, c'est une histoire de gosses, de gens du peuple que la fièvre des taureaux casse d'un coup. Ecoutez les noms et les prénoms de Montcouquiol, d'Orlewski Lucien (Chinito), de Dombs Bernard (Simon Casas), peut-être comprendra-t-on ce qui les pousse. Au passage, quelques scènes à la pointe sèche, rapides, expédiées : Dombs et Montcouquiol à Madrid, dessinant à la craie sur les trottoirs, faisant les clowns, se procurant Sartre, Rimbaud, lisant comme des fous, Genet, Poe, Baudelaire, Lautréamont et les surréalistes. De toutes les façons, on peut tout faire quand c'est toréer que l'on veut, cela n'a aucune importance. De l'autre côté des Pyrénées, ils s'appellent Arroyo, Ruiz Miguel, Rivera, ce sont des noms de rien. Rien ne les prédispose à ça, ni ces notables pomponnés qui devisent par familles en sirotant ni la petite hystérie par où fuit l'inconscient et qui fait écrire des sottises, encore moins le goût de se faire valoir. Rien. Ce sont des types du quartier. En Espagne, ils eussent été toreros : garçons chavirés par l'idée de comprendre les taureaux, l'idée de toréer leur peur, plus grande que des cornes, et ce destin voulu.

Ce qui est terrible dans le livre d'Alain Montcouquiol, outre ce qui le commande – l'amande amère du désir de comprendre –,

rir au pire. Car si la société a comme mission « *d'investir la vie de part en part* », si « *la mort est esquivée* », alors tout est permis pour la survie et l'expansion de cette population. En 1976 (et Foucault le développe aussi dans les dernières pages de *La Volonté de savoir*), le seul exemple de racisme d'Etat était l'hitlérisme, mais depuis, hélas, les cas n'ont pas manqué : toute la guerre en ex-Yougoslavie peut s'interpréter ainsi ; tous les génocides auxquels nous assistons de loin confirment cette analyse, quitte à fabriquer des différences raciales tranchées pour « *justifier* » les tueries. Plus près de nous un racisme de pouvoir se propage et donne comme solution le rejet – chacun chez soi – si ce n'est pas l'extermination pour assurer aux « Français de souche » la sécurité et l'emploi.

Enfin Foucault précise bien dans ce texte que la sélection interne qui correspond à la face noire du biopouvoir n'est pas que forcément spectaculaire mais que toute société moderne suppose un tri : « *Je n'entends pas par mise à mort simplement le meurtre direct mais aussi tout ce qui peut être mort indirecte : mort politique, expulsion, rejet...* » Nous y sommes en plein !

Voilà donc quels problèmes soulève ici Foucault pour nous faire penser l'actuel au risque de déranger « *les tendres âmes libérales* ».

★ **Jeannette Colombel est l'auteur de *Michel Foucault, la clarté de la mort* (Odile Jacob, 1994).**

## Foucault et le « biopouvoir »

A la suite de l'article de Christian Delacampagne (« *Le Monde des livres* » du 21 février 1997), Jeannette Colombel nous adresse la mise au point suivante.

J'ai été stupéfaite, en lisant l'article de Christian Delacampagne « *Généalogie du biopouvoir* » dans le dossier intitulé « *Sur les chemins défrichés par Michel Foucault* », de voir qu'il considérait le dernier cours « *Il faut défendre la société* » comme fait à la hâte et dans l'excès des années 70. Outre que Foucault y attachait à cette époque un grand prix et m'avait proposé un an avant sa mort d'en faire l'analyse avec lui, je crains que Christian Delacampagne n'ait considéré comme un « fait perturbé » (selon la distinction opérée jadis par Bachelard) ce qui est un « fait polémique » ouvrant à des problèmes et des réalités qui ont, hélas, depuis confirmé l'analyse. Il est donc important que ce texte soit publié officiellement, même s'il l'avait été (piraté) dans *Les Temps modernes* (février 1991) et si on pouvait (comme je l'avais fait en préparant mon livre) l'écouter déjà sur cassette. Je tiens ce cours comme fondamental et prémonitoire grâce à la pertinence que donne le souci de comprendre l'actuel en philosophie et d'en dévoiler des pistes.

Cette analyse découle du « *biopouvoir* » où l'Etat a à gérer la vie d'une population (« *faire vivre et laisser mourir* ») dont il a la charge et peut, pour cela, recou-

Khawam, à l'occasion du Grand Prix national de la traduction, pour l'ensemble de son œuvre, au Sénat de 16 h 30 à 18 heures (tél. : 01-49-23-97-44).

● **LE 5 MAI. JUDAÏSME.** A Paris, Colette Kessler présentera son nouveau livre *Pour un judaïsme libre et fidèle* (Cerf, collection « Paroles pour vivre »), dans les locaux du Mouvement juif libéral de France, à 18 h 30 (11, rue Gaston-de-Caillavet, 75015 Paris).

● **DU 5 AU 7 MAI. RÊVE.** A Paris, un colloque international se tiendra sur le thème « *Art et conflit* : Le processus artistique entre rêve et état de veille », alternativement au Théâtre de l'Europe et à l'Institut de France (tél. : 01-43-54-73-97).

● **DU 8 AU 10 MAI. CONTES.** A Accous, vallée d'Aspe, le centre régional d'Aquitaine du livre de jeunesse organise un colloque, à l'occasion du bicentenaire des *Contes de Perrault*, sur le thème « *Ouvrages de dames, miroirs des femmes : les contes* » (tél. : 05-59-34-73-56).

● **LE 9 MAI. PERRIER.** A Paris, Anne Perrier lira des poèmes extraits de l'anthologie de son œuvre parue aux éditions de l'Escampette, au Centre culturel suisse, à 19 h 30, en présence de Gérard Bocholier (38, rue des Francs-Bourgeois, 75003 Paris, tél. : 01-42-71-44-50).

● **LE 10 MAI. PSYCHANALYSE.** A Genève, un séminaire se tiendra sur le thème « *Le Vu, le Lu, le Dit* », en présence de Claude Maillard, Serge Tisseron, Gilles Perriot, de 9 heures à 18 heures (rens : Saint-Gervais Images, 5, rue du Temple, 1201 Genève, tél. : 00-41-22-908-20-00).

● **LE 13 MAI. PINGET.** A Lyon, Joël Jouanneau et Michel Raskine liront *Abel et Bela* de Robert Pinget, à 20 h 30, Villa Gillet. Le 22 mai, dans le cadre des Belles étrangères de Palestine, se tiendra une rencontre avec Elias Sanbar, à 20 h 30 (25, rue Chazière, 69004 Lyon, tél. : 04-78-27-02-48).

● **LE 15 MAI. DAGOGNET.** Au château d'Annecy, une rencontre, organisée par l'Institut Synthélabo, avec le philosophe François Dagognet, sur le thème « *Une philosophie de l'objet* », aura lieu en présence de Régis Debray et de Robert Dumas, à 20 heures (tél. : 01-45-37-58-59).

● **DU 17 AU 19 MAI. FESTIVAL.** A Saint-Malo, se déroulera le 8<sup>e</sup> Festival international du livre « *Etonnants voyageurs* », en présence de nombreux écrivains du monde entier (rens. : 02-99-81-62-61).

● **DU 29 MAI AU 19 OCTOBRE. LIVRES.** A Paris, une exposition se tiendra à la galerie Mansart sur le thème « *Livres d'artistes, l'invention d'un genre : 1960-1980* » (tél. : 01-47-03-81-10 ou 01-47-03-81-26).

c'est la façon dont ça arrive. Pas seulement les gestes saisis de l'intérieur, cette double connaissance de celui qui n'a pas pu et qui laissa son frère faire, cette connaissance de l'inconnaissable qu'est le désir de ça, le mutisme, la peur, le moment de l'habillage où la façon de dire sa peur est de se dire à l'étroit (« *ça serre trop* », ronchonnet-ils en dégageant la tête) ; encore moins les instants inutiles pour quoi l'on vit, un risque à peine entraperçu par trois professionnels, un geste de rien qui engage la vie ; l'humiliation et les tunnels où la chance déserte, tout un concerto de l'ahurissant, dont Alain Montcouquiol est bien placé pour rendre en seconde main la partition. Non, c'est plus modeste, plus douteux, c'est le chant de mort et de désarroi qu'en dépit de sa modestie il ne peut étouffer. Le roman du frère disparu.

Scène pour Picasso : « *Enfant, il m'avait vu banderiller une grande jarre de terre dans le jardin de la maison que nous habitons alors. Je m'enfermais parfois aussi dans ma chambre, pour dessiner dans le vide, au son d'un paso doble, des faenas imaginaires que je terminais, mon épée de bois pointée vers la porte communicant avec la salle à manger.* » La seule chance d'El Nimeño sera de rester torero jusqu'au bout. L'autre ne peut qu'en écrire.

C'est d'avoir vu son frère costumé en torero lors d'un carnaval qui a mené Gorgia Fiorio, photographe, dans les callejones de toutes les places, jusqu'aux plus

petites du sud de l'Andalousie, ce qui est intéressant, où se courent les taureaux. Comme des styles et des manières de toréer, son album (2) suggérerait pas mal de commentaires : sur l'esthétisme, la dramatisation et le sens, par exemple. Ce à quoi échappe, par pudeur et par nécessité, Alain Montcouquiol. Même remarque pour la monographie de Jacques Francès consacrée à la figure légendaire du « Gallo » (3), ampoulée et riche à souhait, c'est un style. La question n'est pas là. Il n'est pas de livre indifférent. La question, c'est celle-ci : depuis qu'on siège dans la réprobation (depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, à peu près), que faire au juste des livres et des images de taureaux ? Les brûler ? Allons-y, mais à quel prix pour l'histoire de l'inconnaissable ? Les documents qui vont au fond, comme l'étude d'un Bernard Traimond par exemple, *Les Fêtes du taureau* (4) : panorama ethnographique du rite, du jeu et de la représentation ? La question de la lecture, de la littérature et de ce que l'on en fait y est entière engagée. Dans le souvenir du sérieux d'un garçon, Nimeño II, qui la prit à la lettre.

Francis Marmande

(1) Ed. Verdier, coll. « *Faenas* », 185 p., 98 F.

(2) Ed. Marval, 95 p., 249 F.

(3) Préface de *Luis de la Cruz*, dessins de R. Jannot, Union des bibliophiles taurins de France, 140 p., 165 F.

(4) AA éditions (41, rue de Caudéran, Bordeaux, 1996), 148 p., 99 F.

## A L'ETRANGER

## Les écrivains et l'amour

C'est sous le titre « *Ecrire l'amour, encore...* » qu'une quarantaine d'écrivains ont célébré la semaine dernière au Québec le 25<sup>e</sup> anniversaire de la Rencontre québécoise internationale des écrivains. Retranchés du monde, au sommet d'une montagne des Laurentides, loin des rumeurs de la ville, à l'abri des bombes, des famines et des idéologies, les écrivains ont donc passé trois jours à parler d'amour. « *Ecrire, c'est être, c'est faire* », a lancé Anne Hébert, présidente d'honneur de cette manifestation, de retour après plus de quarante ans passés en France. L'amour absolu, l'amour-contrainte, l'amour sublimé de la Princesse de Clèves, l'amour morte à la Rutebeuf, l'amour absence façon Barthes, l'amour homosexuel, l'amour femme, l'amour de la différence et même l'amour des chats... L'ambiance était à la fête, à la convivialité, et pas question d'en venir à une conclusion, encore moins à une résolution commune, si ce n'est celle-ci : écrire l'amour, encore et toujours. Est-ce une question d'époque ? Il n'y a pas si longtemps, ces rencontres d'écrivains au Québec donnaient lieu à des prises de position politiques et à des débats houleux. Au fil des années, on y a parlé d'errance, de solitude, d'exil, et même déjà d'amour, mais aussi de racisme et de fatwa. Mais l'ère de l'écrivain engagé semble bel et bien révolue. A moins que la question soit posée autrement... L'écriture comme acte d'amour en dernier recours. Mais écrire l'amour contre la haine, est-ce bien suffisant ?

Danielle Laurin

## ● ESPAGNE : Álvaro Mutis à l'honneur

Le prix Príncipe de Asturias de las Letras a été attribué à l'écrivain et poète colombien Álvaro Mutis pour « *l'originalité de son œuvre et son engagement intellectuel* », par six voix contre cinq à l'autre finaliste, l'Espagnol Antonio Muñoz Molina – dont le dernier livre *Penultimo* (Alfaguara) est en tête des ventes en Espagne. Álvaro Mutis est un des grands conteurs et poètes de ce siècle et tisse autour d'un personnage qui revient d'un livre à l'autre, Maqrroll el Gaviero, toute une œuvre élégante, baroque, exotique. Ses livres sont disponibles en français chez Grasset ou en Livre de poche.

## ● ÉTATS-UNIS : triste histoire

Michael Dorris avait étudié l'anthropologie à Yale et avait été le premier père célibataire aux Etats-Unis à adopter des enfants. Il en avait trois lorsqu'il a rencontré Louise Erdrich, qui était son élève à Dartmouth College. Avec *L'Enfant brisé* (Denoël), qui retrace le calvaire de son fils aîné, il avait soulevé le problème du syndrome d'alcoolisme foetal, fréquent chez les enfants nés dans les réserves indiennes. Ils formaient l'un des couples les plus en vue parmi les écrivains d'origine indienne (*Native Americans*) et ont écrit ensemble plusieurs livres, dont *La Couronne perdue*, qui explore le mythe de Christophe Colomb sous l'angle des populations indiennes. Des tragédies successives, la fin de leur mariage, puis l'accusation d'avoir abusé de ses enfants ont conduit Michael Dorris au suicide.

Le Monde  
des  
POCHES

Le supplément mensuel  
consacré aux livres  
en format de poche

Prochaine parution : avec *Le Monde*  
de jeudi 8 daté 9 mai